



Jean-Marc FAESCH 2010

Chapitre 1 - Magellan

A vingt quatre heures du départ, Cyril Ferbuth n'arrivait pas à avaler une bouchée de ce dernier repas terrestre pourtant bien appétissant. Soniah Hackenroether le regarda fixement avant de lancer un: - "ça va ?" circonscié. Mais elle non plus n'avait pas faim. Depuis quinze jours, les huit aventuriers s'étaient habitués aux repas lyophilisés qu'ils allaient devoir ingérer des mois durant. Cette nourriture improbable leur avait coupé l'appétit, mais plus encore, alors qu'ils s'étaient tous portés volontaires, cette mission les angoissait. Personne n'avait jamais franchi le cap d'une journée entière de distance dans l'espace, le plus loin qu'on soit allé jusqu'ici était la station suborbitale Copernic située à environ 1500 kilomètres au-delà de l'orbite lunaire.

Mais toutes les études physiques étaient claires: pour aller sur Mars, il fallait effectuer le trajet en deux temps: s'arracher à l'attraction terrestre d'abord en consommant une énergie considérable sous forme de carburant, puis ravitailler le vaisseau en vivres et carburant pour pouvoir poursuivre la mission avec un minimum d'énergie, l'essentiel étant fourni par le soleil et une micro masse nucléaire, ultime recours pour un retour d'urgence.

Les études minutieuses qui avaient précédé ce dangereux voyage laissaient pourtant une place importante aux aléas et tous en étaient parfaitement conscients. En réalité, les craintes s'effaçaient devant l'opportunité fantastique qui s'offrait à ces huit pionniers et pionnières alors qu'ils s'apprêtaient à embarquer dans les toutes prochaines heures.

Autour de la table qu'on leur avait spécialement préparée, les quatre hommes et quatre femmes tentaient de se rassurer et de se convaincre que le choix qu'ils avaient fait en conscience était celui d'une vie. Celle-ci pouvait se perdre dans cette mission, mais l'enjeu était de taille: depuis sept ans, on savait que la vie était possible sur Mars à certaines conditions et dans un certain périmètre; restait à s'en assurer de visu. Les robots par dizaine qui avaient évolué sur la planète rouge avaient été, pour la plupart, à l'origine de cette

aventure. Tous en effet avaient confirmé la faisabilité du projet. L'eau existait sur Mars, la vie y était donc possible.

Alors, vingt six nations s'étaient unies dans le projet pour réaliser ce pont vers un monde qui pourrait peut-être un jour permettre d'épargner la Terre confrontée à la surpopulation, à la pollution et au manque de ressources énergétiques. Quatre années durant, des centaines de têtes pensantes avaient mis au point l'ensemble des phases du trajet. L'élaboration d'une telle mission nécessitait des moyens jamais mis en oeuvre et outre les constructions complètement nouvelles, il fallut réaliser des tests sans précédents.

Oubliées les fusées des années soixante à quatre-vingt et les navettes spatiales qui leur avaient succédées. Pour arracher les sept-cent dix huit tonnes de l'engin qu'avaient conçus seize pays réunis pour l'occasion en un consortium baptisé UNAFOSCO pour (United NAtions FOr Space CONquest) il fallait désormais des technologies plus modernes, voire au stade expérimental. L'énorme entreprise avait réussi à mobiliser des investissements considérables en raison de la tournure écolo-économique qu'avait pris le monde depuis le milieu des années deux mille. En effet, touchés de plein fouet par une récession quasi générale, un consensus planétaire avait permis de mettre au premier plan le rétablissement d'un équilibre écologique, seul garant d'un futur viable pour les terriens. Acculés par les forces de la nature à réagir vite, les nations technologiquement les plus avancées n'avaient eu aucun mal à convaincre les autres de l'imminence d'une catastrophe sans précédent à laquelle il fallait nécessairement apporter une réponse appropriée. La seule envisageable étant de chercher des ressources ailleurs puisque la terre devenait incultivable et surtout ne produisait plus de matière fossile ou fissile en quantité suffisante pour assurer la pérennité de la vie.

Aussi, le projet fut adopté à la quasi-unanimité des nations et fut démarré sans délai. Si la conquête de Mars s'avérait être fructueuse, la terre pourrait alors s'affranchir temporairement au moins de toute source de pollution générée par ses nécessités propres. Une colonie serait alors implantée sur la planète rouge avec

pour objectif de produire suffisamment de biens pour subvenir aux habitants de la Terre, le temps de retrouver une situation plus saine.

Ainsi, en près de sept années, le programme fut déployé en différentes phases. La station Copernic fut d'abord dotée de tout ce qu'il fallait pour servir de station de ravitaillement et surtout pour assembler les éléments supplémentaires et nécessaires à la mission qui auraient alourdi l'engin s'il avait dû les emmener depuis le sol terrestre. Un immense convoi partirait alors de cet endroit, destination Mars, avec à son bord de quoi vivre durant quatre ans. On estimait en effet à six mois la durée du voyage dans un sens et à deux années environ le temps de réaliser tout ce qui était prévu là bas. Le reste étant principalement réparti entre les semences d'un jardin extraterrestre et des vivres en sus "au cas ou".

La deuxième grande étape du projet consistait à élaborer un engin capable de réunir tous les besoins d'une mini société composée d'un effectif le plus réduit possible tout en assurant un maximum de sécurité. Il fallait donc pouvoir, bâtir, semer, créer, mais aussi soigner, voir opérer les martionnautes comme on les baptisait maintenant. Tout devait être envisagé, même le rapatriement sur terre d'un ou plusieurs morts dans l'hypothèse extrême où les familles les réclameraient. Un accord avait été conclu avec les intéressés pour que, le cas échéant, une incinération soit réalisée avant le retour de façon à simplifier techniquement ce rapatriement. Le vaisseau ne ressemblait à rien de ce qu'on avait fabriqué jusqu'alors. Les technologies les plus avancées, dont certaines n'avaient même pas encore été encore éprouvées étaient réunies sur un même engin. Inutile de considérer ce qu'avait coûté une telle réalisation. Jamais dans l'histoire de l'humanité on n'avait dépensé autant d'argent pour une oeuvre commune. Mais la raison en était toute évidente: de cela dépendait la survie de l'humanité, tout simplement.

Pas un détail n'avait été négligé et chaque production, naturelle ou artificielle qui émanait du vaisseau devait être aussitôt reconvertie en une autre source exploitable. Les huit volontaires avaient subi un entraînement intensif et furent choisis parmi des éminences dans leurs métiers respectifs.

Anna Robenstuhl en sa qualité de physicienne, chimiste et spécialiste en agronomie avait pour mission de résoudre toutes les contraintes liées à l'environnement spécial de cette mission. C'était une femme élancée âgée de 32 ans au regard doux et avenante à ses heures.

Corb Voluntain avait une solide expérience des missions orbitales et avait notamment contribué durant cinq ans au déploiement de la station Copernic qu'il connaissait bien. Une autre de ses attributions était de connaître parfaitement la conception des propulseurs du vaisseau. A 41 ans, il avait déjà une carrière bien remplie grâce à un caractère affirmé, quelquefois engagé, il entamerait ainsi une mission qu'il considérait comme le point culminant d'une progression admirée de tous.

Ank Gémérobi, 35 ans, était un des nombreux ingénieurs qui avait élaboré la mission et en connaissait parfaitement les aspects temporels, le séquençement, les étapes importantes, bref, c'était le chef d'orchestre de la mission. Mais sa modestie naturelle en faisait quelqu'un d'abordable et disponible en toutes occasions. Il n'hésitait jamais à quitter une affaire en cours pour répondre à une sollicitation.

Soniah Hackenroether, en temps que chirurgien, avait complété sa science par une solide formation dans les domaines les plus variés de la médecine. A elle seule elle était capable de répondre à quantité de soucis d'ordre médical. A seulement 27 ans, elle en connaissait plus sur l'anatomie humaine que bien des chirurgiens. En outre, c'était la seule à avoir bénéficié d'une formation de pilote avant même d'être choisie pour cette mission. Elle maîtrisait le manche à balai et le palonnier depuis l'âge de 14 ans où elle pilotait déjà des planeurs. Soniah était une jeune femme très jolie ce qui ne laissait pas insensible ceux qui croisaient sa route, or Cyril pensait que cela pouvait engendrer certains problèmes dans cette mission. En fait, il jalousait terriblement ceux qui manifestaient un intérêt affiché pour la belle.

Jemil Cohan astrophysicienne connaissait parfaitement l'espace dans lequel ils allaient évoluer et pouvait s'y repérer aussi

sûrement qu'un navigateur en plein océan. Elle avait modifié son cursus universitaire à 25 ans pour s'engager dans cette voie après avoir été longtemps attirée par la géologie. A 39 ans, elle laissait son fils Yann âgé de 19 ans aux soins de sa soeur Marie-Anna de cinq ans son aînée. Femme d'expérience, elle était aussi dure de caractère et ne se laissait pas mener par le bout du nez.

Cyril Ferbuth, 35 ans, était le pilote ou plus précisément le chef de bord, car tous avaient reçu, en plus de leurs qualifications personnelles, une formation accélérée en matière de pilotage afin de palier, le cas échéant à une carence de Ferbuth. En outre, il commanderait la mission lorsque l'équipage était à son bord, et serait relayé par Ank Gémérobi, une fois le vaisseau posé. C'était un passionné, dans de nombreux domaines, et, celui des femmes en était un parmi d'autres. Dragueur délicat et subtil à ses heures, il savait jouer de sa sensibilité pour les approcher. Mais toujours avec respect et en bon gentleman, il savait aussi se tenir en public.

Carie Paterson, la quatrième femme de l'équipage était copilote, ingénieur en microélectronique et informatique et accessoirement une femme dotée d'une intelligence remarquable. Au demeurant, cette femme mûre de 30 ans avait un physique avantageux ce qui ne gâtait rien. Mais elle savait mettre ses compétences au premier plan de ses qualités en mettant au placard ce qui aurait pu tenter les plus hardis pour une mission de plusieurs années.

Boris Tevnopov, 37 ans, n'était pas de leur monde: ce philosophe reconnu ayant plusieurs fois reçu des prix convoités de la part de ses pairs, avait été missionné en sa qualité de candide. En effet, on avait estimé qu'il fallait contrecarrer un effectif de personnes très cartésiennes par un esprit brillant mais plus abstrait qui pourrait, en toute occasion, apporter un regard détaché sur une situation donnée. Boris avait fait ses études dans les plus grandes écoles et universités du monde, montrant à chaque fois des aptitudes manifestes au discernement et à la diplomatie. A tel point qu'il refusa une carrière politique qui s'offrait pourtant à lui dès ses 25 ans. Il avait côtoyé les plus grands de ce monde et certains étaient même de

grands admirateurs. Mais Boris n'avait pas que des qualités, il pouvait aussi "se lâcher" à certaines occasions un peu trop arrosées qu'il gardait en secret. On lui pardonnait vite ses écarts après une nuit de dégrisement, peu fréquentes en vérité et fort heureusement.

Ainsi, la petite troupe s'était-elle retrouvée pour la première fois quatre ans auparavant à l'occasion d'un déjeuner en plein cœur de New York que le généreux consortium leur avait concocté dans un somptueux palace de la mégapole. A partir de cette date, ils ne s'étaient plus séparés qu'à de rares occasions, à l'exception de Jemil qui s'était assurée de l'avenir de Yann son fils alors adolescent et pour lequel elle vouait un amour maternel sans concessions.

La formation intense et de très haut niveau était entrecoupée de moments plus ludiques et des sessions sportives qui agrémentèrent ces quatre ans de préparation. Malgré les difficultés, aucun n'avait jamais renoncé à ce difficile parcours. Avant d'avoir été sélectionnés, l'UNAFOSCO avait effectué des tests très poussés sur un panel de soixante candidats dont seulement seize avait franchi le cap des présélections comportant des critères physiques, intellectuels et psychologiques. Les huit non sélectionnés constituaient une réserve dans laquelle on aurait puisé en cas de carence de l'un ou plusieurs des membres de l'expédition. Mais nos huit aventuriers n'étaient pas de ceux à qui on fait renoncer à une telle chance pour quelque raison que ce soit. Ils voulaient partir et ne lâchaient rien. Mieux, ils devenaient progressivement les instigateurs de leur propre mission, ils se l'approprièrent au point d'être en totale symbiose avec ce qui, pour d'autres aurait été un simple contrat.

Plus d'un millier de personnes s'affairaient autour du projet sur le seul site du pas de tir. Entre les ingénieurs de conception, les techniciens de tous niveaux, les spécialistes du vol spatial et ceux qui s'occupaient déjà du lancement deux ans avant la date fatidique, personne n'aurait cédé sa place. Tous avaient la conviction d'œuvrer pour quelque chose de majeur et de décisif pour la planète. L'énorme fourmilière qui grouillait de monde jour et nuit depuis des mois ne trouvait le repos que dans son intense activité. Un roulement

permanent d'individus, de compétences, inscrits dans un objectif commun de réussite.

Le symbole visible de ce monument colossal était cet engin splendide aux formes effilées qui reposait sur d'immenses rails métalliques qui serviraient à le propulser vers le ciel. Aux techniques utilisées jadis pour lancer une fusée dans l'espace s'était substituée une sorte de rampe parabolique. Elle s'étendait sur vingt cinq kilomètres d'abord à plat puis en élévation progressive vers une catapulte dont l'effroyable poussée pourrait envoyer le vaisseau tel un obus à la vitesse de mach 1,5 dès qu'il aurait quitté son lanceur. Ce dernier était constitué d'une sorte de chariot monté sur rails, cinq précisément, doté de propulseurs au propergol et dont l'action était renforcée à plusieurs stades de l'élan par des boosters additionnels qui étaient largués en cours de roulage. Avant d'avoir atteint le bout de la ligne horizontale, l'ensemble devait avoir atteint la vitesse du son, ce qui avait d'ailleurs posé un certain nombre de problèmes techniques qu'il avait fallu résoudre afin d'absorber l'onde de choc. Cette méthode de propulsion permettrait à l'ensemble d'acquérir une vitesse initiale suffisante pour s'arracher à la gravité. Un décollage conventionnel à la verticale aurait été top consommateur en énergie.

Sur le transporteur, nom attribué au chariot porteur, la masse de 118 tonnes de métaux et de matériaux composites, trônait à quelques quinze mètres du sol, déployant ses ailes qui lui serviraient exclusivement au retour sur terre. Bien que chétives, à l'échelle de ce "monstre" elles faisaient quand même l'équivalent en surface de deux terrains de football chacune. Il y avait de quoi y abriter la presque totalité des concepteurs de l'engin spatial en cas d'averse. Ce dernier répondait au nom symbolique de Magellan, honorant ainsi la mémoire du célèbre navigateur. Ce nom avait aussi été choisi pour sa consonance proche de "magie" ou "majestueux" décliné dans de nombreuses langues. Et il était vrai qu'en dépit de son gigantisme, Magellan faisait oublier ses dimensions imposantes sous un habillage d'une grâce et d'une beauté presque artistique. Ce n'était pourtant pas le but de départ, mais il faut dire que les lois aérodynamiques nécessaires à limiter l'onde de choc du passage par le mur du son avait contraint les concepteurs à adoucir les formes quelque peu

anguleuses du projet initial. Même la Navette (ou Shuttle) des années 80 qui immortalisait cette époque de la conquête spatiale en ornant un piédestal sur le site du pas de tir semblait avoir été taillée à la serpe comparée à Magellan.

A la veille du fabuleux voyage, un magnifique soleil printanier se réfléchissait sur la carcasse rutilante du plus superbe appareil jamais conçu par l'homme. Défiant les lois de la gravité, celui-ci allait quitter la terre pour un saut dans l'inconnu avec une prévision météo des plus favorables.

Chapitre 2 - Le crépuscule des héros

Le dîner s'achevait et les restes étaient nombreux tant l'équipe était restée de marbre devant les plats spécialement concoctés pour cette dernière occasion de consommer des aliments "normaux". Redoutant des complications digestives, on avait pourtant écarté une nourriture trop riche ou des sauces lourdes. Mais tout cela n'avait guère inspiré les convives qui avaient boudé les efforts du chef cuisinier.

Le sommeil tardant à venir, chacun trouva donc une occupation ludique pour se changer les idées. Studieuse, Carie révisa une ultime fois sa check list pour le décollage. C'est à elle que revenait la lourde responsabilité de contrôler l'appareillage de bord pendant la dernière phase avant la mise à feu, en coordination avec la salle de contrôle au sol. Cyril aurait quant-à lui sa propre procédure consistant à vérifier après chaque phase depuis la fermeture des écoutilles jusqu'à l'envol si les commandes répondaient aux sollicitations. Au moindre écart, il devait savoir réagir et cela demandait une extrême concentration. Pour l'heure, il la mettait tout entière dans l'éventail de cartes qu'il tenait dans sa main. Ses adversaires du moment étaient Ank, Boris et Anna et ils se délectaient des moues de Cyril qui trahissaient une main peu heureuse.

Pendant ce temps, Soniah et Jemil parlaient de son fils dont l'astrophysicienne était particulièrement fière. Son expérience de mère fascinait sa jeune interlocutrice qui ne perdait pas une miette de la biographie de Jemil et de son enfant désormais devenu adulte. Ce dernier avait entamé des études de physique et son avenir rassurait sa mère soucieuse de la savoir autonome. Soniah, la jolie blonde buvait les paroles de celle qui aurait pu être sa grande sœur. Elle n'envisageait pas d'être mère, mais elle admirait cette femme qui inspirait confiance de par sa maturité intellectuelle. Jemil n'était pas une femme attirante physiquement mais avait un charisme incontournable. On présentait chez elle une force de caractère qui rassurait la jeune femme en ces préliminaires au grand saut dans l'espace.

Corb était trop fatigué pour se laisser aller à une quelconque partie de cartes ou à une causerie, surtout entre femmes. Il décida donc d'aller se coucher et salua brièvement ses acolytes. Il rejoignit sa chambre où il s'assit sur son lit. De la sacoche qu'il emmènerait le lendemain, il sortit une photo qu'il regarda longuement. Comme en recueillement, il analysa chaque détail de la photographie de celle qui fut sa compagne durant sept ans et mourut tragiquement dans un accident de voiture. Corb était un solide gaillard qui s'était remis de cette épreuve avec une apparente facilité, mais, sans le secret de la solitude, il se remémorait souvent ce visage doux qu'il aimait tant regarder lorsqu'ils étudiaient tous deux en Pennsylvanie. Ses gros sourcils fronçaient à présent en songeant à ce départ douloureux qu'il avait toujours su pudiquement garder pour lui.

Il posa la photo sur sa chaise et la tourna vers le lit de façon à pouvoir l'observer jusqu'à l'extinction de sa lampe de chevet. Puis, il se déshabilla et se rendit dans la salle de bain. Une douche plus tard, il s'allongea et s'endormit rapidement après avoir jeté un dernier regard en direction de la photo.

Sa chambre, ainsi que toutes les autres était à environ trois kilomètres du complexe et n'avait rien de semblable à celles de ces centres d'hébergement industriels dans lesquels on parquait habituellement les astronautes. Pour eux, on avait spécialement construit un espace retiré au calme, dans un environnement très agréable avec de nombreuses activités sportives et ludiques autour des lieux de vie. Chacun rejoignit son logement à son heure sans risquer de perturber le moins du monde ceux qui les avaient précédés dans leur sommeil. Jamil fut la dernière à se coucher. Un pressentiment qu'elle ne parvint pas à définir perturba quelque peu son endormissement.

L'atmosphère était particulière pour tous les habitants de la base: chacun à son niveau avait un rôle précis dans le puzzle que constituait cette mission si spéciale. Personne, en dépit des expérimentations, des essais, des entraînements, ne pouvait se targuer d'une quelconque expérience pour ce qui allait être une première

dans tous les sens du terme. Les médias ne s'y étaient pas trompés, pas plus que les centaines de badauds qui s'agglutinaient déjà aux clôtures de la base et qui ne voulaient manquer pour rien au monde cet envol. Les tentes étaient dressées depuis plusieurs jours pour certains d'entre eux et des centaines de longues-vues, de télescopes et autres appareils de prise de vue pointaient déjà leurs lentilles vers le pas de tir.

Au loin sur un ciel à peine illuminé par la lune, la silhouette de Magellan se détachait dans la nuit. De toutes parts jaillissaient les faisceaux de puissants projecteurs qui éclairaient la rampe de lancement de façon si puissante qu'on pût se croire en plein jour. Un imposant dispositif de sécurité complétait les rondiers de garde par une surveillance électronique de tout premier ordre: caméras thermiques et infra-rouges, faisceaux laser pointant tout ce qui se mouvait dans l'espace surveillé et même un dôme à ultrasons qui couvrait l'appareil, rien n'avait été négligé pour s'assurer de la protection des installations.

C'est ainsi qu'en plein cœur de la nuit, une alarme se déclencha dans le périmètre carburant du site, provoquant une panique dans les rangs du bataillon de gardiens. Après une inspection minutieuse des lieux, un lézard d'une vingtaine de centimètres fut découvert lardé d'impacts de tirs laser à la frontière du secteur protégé. Même les bestioles, aussi petites fussent-elles, n'avaient pas accès à ces zones hyper-surveillées. La pauvre bête avait fait les frais de la quasi-paranoïa qui habitait les esprits depuis quelques semaines.

Cette agitation avait réveillé le directeur du centre qui s'occupait exclusivement du stockage et du transfert du combustible servant à la propulsion du vaisseau durant sa phase d'envol. Une fois cette mission accomplie, ce centre pourrait enfin prendre un presque repos mérité après des mois d'angoisse. Le propergol solide étant particulièrement exposé, son conditionnement en masse représentait un danger qu'il fallait pouvoir maîtriser. C'est pourquoi on l'avait mis à l'écart des autres sources d'énergie qui allaient servir à propulser l'engin au départ. Même si un nettoyage de la zone était programmé

après le départ de Magellan, le risque majeur se serait éloigné et Marc Golvick pourrait enfin dormir sur ses deux oreilles. Une fois la station Copernic atteinte, d'autres combustibles se substitueraient au propergol normalement entièrement consommé lors de la poussée initiale.

Marc Golvick avait toutes les raisons d'être inquiet, car le projet avait suscité de par le monde des groupuscules de tendances extrémistes pour certains, terroristes ou fanatiques pour d'autres ou encore animés d'intentions pseudo écologiques ou religieuses. Toutes ces formations pouvaient attenter à tout moment à la réussite du décollage en justifiant ou non d'ailleurs une cause indéfendable en pareille circonstance. Le projet avait réuni un consensus quasi unanime car il engageait la survie de l'humanité, et il y avait pourtant des détracteurs qui affirmaient que cela allait aggraver la situation.

Le directeur s'habilla et sortit de ses appartements pour rejoindre la plate-forme où l'attendait déjà le responsable de la sécurité du secteur nord. Ce dernier l'informa de l'incident en désignant le reptile fautif et lui préconisa un retour chez lui pour terminer sa nuit. Mais Marc se refusa à se recoucher et préféra réviser à son bureau les derniers éléments de sa mission. Le bruit n'avait heureusement réveillé que lui et quelques rares autres personnes dont la plupart s'étaient rendormies aussitôt.

Le reste de la nuit se déroula sans encombres et les rondes de garde se succédèrent dans la quiétude retrouvée. A l'aube, les projecteurs s'effacèrent progressivement au profit d'un radieux soleil qui émergea de l'horizon rougeoyant. De toute la nuit, l'activité était restée intense, souvent à l'abri des regards dans les infrastructures de la base. Jusque dans les cuisines, de nombreuses personnes s'étaient relayées toute la nuit, certains même sans discontinuer depuis des mois déjà. En fait, ce jour tant attendu avait mobilisé une grande partie de l'industrie planétaire au point où chacun put se sentir concerné par ce départ imminent et que l'événement serait suivi de partout sur Terre. Journée spéciale aussi pour les médias qui retransmettaient les images en direct pour qu'on ne puisse en manquer une miette; Vraiment, il s'agissait là d'un spectacle

fantastique, inédit et à l'impact si universel que personne ne pouvait s'en désintéresser.

Les préparatifs, entamés de longue date, se poursuivaient méthodiquement et dans chaque service. A la cartographie par exemple, on peaufinait encore les relevés de positionnement des astres et les puissants calculateurs réajustaient les paramètres du vol suborbital en fonction des nouvelles données que leur fournissaient les satellites et la station Copernic. Là haut, une autre équipe s'apprêtait à accueillir l'équipage de Magellan le temps d'une escale de ravitaillement. Ces astronautes, restés dans l'anonymat, constituaient un maillon important de la mission et avaient eux aussi subi un entraînement très spécifique. Au sol, le bureau géologie étudiait en temps réel la sismologie terrestre et en répercutait systématiquement les données dans les composantes d'envol. Ceci au cas où une éruption même distante entraînerait des vibrations sur la structure. Contrôlée par micro-capteurs, la piste métallique devait rester absolument intègre et stable jusqu'à séparation physique de l'engin spatial. Un autre secteur en pleine effervescence était celui des météorologues. Rien n'était venu changer les prévisions depuis la veille: l'instant T se produirait sous un ciel calme et un soleil radieux. Pas un nuage à des kilomètres alentours.

James Mandroë mettait une dernière touche de peinture sur le panneau que l'équipe du tarmac avait concocté à l'adresse des huit. Sur ce panneau on pouvait lire: "S'il y a des martiens, dites-leur que vous connaissez bien E.T.". Faisant allusion au célèbre personnage du film de Spielberg, le panneau mettait en scène nos héros accompagnés de la marionnette qui avait servi au tournage et serrant la main à des humanoïdes extraterrestres dubitatifs. C'était drôle, et il fallait cette touche d'humour pour briser la tension angoissante qui régnait alors.

A l'autre bout du terrain, on s'affairait à régler les paraboles émettrices qui suivraient la trajectoire de Magellan. La transmission de données, des communications et de l'image serait canalisée par plusieurs centres radio-télescopiques, dont celui-là. Et on mettait un point d'honneur à ce qu'il ne souffre d'aucune faille. Cette exigence

technologique requérait la contribution de dizaines de techniciens confirmés sur ce type de matériel. Reléguées au second, voir au troisième plan, les paraboles gigantesques, déployées comme d'immenses toiles d'araignées sur des horizons désertiques avaient fait place à des petites sphères refroidies à l'azote et qui contenaient des éléments supraconducteurs en suspension dans le vide grâce à un jeu complexe de champs électromagnétiques. Un millier de ces petites sphères réparties sur une surface de quelques dizaines de mètres carrés seulement permettait de recevoir un signal radio de faible intensité aussi sûrement que de capter un piétinement de mouche à une centaine de mètres et envoyé par un émetteur de même technologie. La science de la transmission optique avait atteint son apogée elle aussi depuis qu'un simple rai de lumière "spectre fin" avait pu être émis et reçu dans d'excellentes conditions depuis Copernic jusqu'à la Terre. Sortant de la gamme des signaux visibles, le spectre fin se perdait aux confins de l'Univers sans qu'on en ait jamais pris conscience; ce n'est que par hasard que cette gamme de fréquences fut découverte, étudiée et finalement reproduite. On envisageait même d'en faire un possible support de déplacement physique de la matière dans un futur relativement proche.

Au centre de communications, les conférences avec la presse se succédaient dans toutes les langues, tandis qu'à côté la régie centralisant les appels téléphoniques explosait sous les sollicitations de l'extérieur. On avait préféré limiter les téléphones portables pour éviter de saturer le site d'ondes déjà omniprésentes pour les aspects opérationnels de la mission. De fait, les coûts de réalisation s'en étaient trouvés diminués, mais il fallait du personnel pour filtrer les appels. Dans une autre aile du bâtiment, les autorités rendaient compte en temps réel des événements auprès des grands dirigeants mondiaux. Enfin, un groupe était chargé de scruter les informations qui provenaient notamment des médias audiovisuels pour épier tout indice suspect pouvant compromettre la mission et ce, au travers des reportages en direct filmés de partout.

La micro-centrale nucléaire située dans la zone réglementée tournait à plain rendement, fournissant l'essentiel de l'électricité nécessaire au complexe. Elle pouvait même en assurer l'autonomie si

celui-ci venait à être isolé de l'extérieur. Mais pour l'heure, les grandes canalisations souterraines qui amenaient l'énergie depuis Both Side Mountain débitaient sans encombre les milliers de mégawatts instantanément consommés. D'énormes tranchées espacées de près de vingt mètres chacune avaient été creusées tout spécialement pour desservir la plate-forme. Les trois sillons avaient ensuite reçu n'énormes câbles, eux-mêmes baignant dans une atmosphère d'hexafluorure de soufre un isolant gazeux très efficace, mais redoutablement dangereux et difficile à contenir en espace confiné. Une industrie à part entière, gérée par un pôle dédié et appartenant à l'UNAFOSCO.

Il y avait aussi ceux qui avaient en charge ATLAS, sobriquet attribué au transporteur en référence au colosse soutenant le globe terrestre selon la mythologie, et qui étaient affairés à longer les rails de bout en bout pour déceler la moindre imperfection. Le chariot quant-à lui était sous surveillance continue et l'attention particulière dont il faisait l'objet était au moins aussi parfaite que le soin qu'on lui avait apporté lors de sa fabrication. Aucun engin roulant n'avait jamais eu un tel degré de perfection par rapport à sa taille. Les roues de 26 pouces étaient précises au micron près et pour éviter toute déformation due à leur station prolongée au point de départ, on avait surélevé l'ensemble sur des vérins qui le poseraient en délicatesse sur les rails le moment venu. Suivant les calculs, ils ne resteraient pas plus de sept secondes dans cette position ce qui éviterait toute déformation des surfaces en contact.

L'équipe en charge du vaisseau se préoccupait avant tout de programmer les ordinateurs qui géraient les multiples capteurs embarqués. Pour l'heure, un moustique n'aurait pas pu se déplacer d'un millimètre à l'intérieur de l'engin sans qu'il fut immédiatement repéré. S'en serait suivi une désinfection immédiate à l'aide des robots qui montaient la garde à l'intérieur même de Magellan. Lors de l'embarquement de l'équipage, ils cèderaient leur place aux huit hommes et femmes et leur mémoire autonome serait alors analysée. L'un de ces robots allait pourtant tenir compagnie à l'équipe de bord. Il répondait officiellement au nom de Youri en mémoire du premier homme dans l'espace, mais, avec la complicité d'un informaticien

ami des voyageurs de mars, un diminutif affectueux avait été rajouté à sa programmation. La firme Samsung ayant développé l'interface visuelle du robot, il arborait le logo sur ses capteurs vidéo, tels des yeux sur un visage. Aussi, le baptiser Sam fut adopté dès les premiers jours et les trois lettres du phonème intégrées dans sa carte mère. A cette heure très matinale, il "somnolait" dans un recoin spécialement aménagé pour sa recharge en énergie.

A quelques dizaines de mètres en dessous, une petite équipe finissait de préparer le petit déjeuner des martionautes. Ces cuisiniers un peu spéciaux avaient passé deux jours sans sortir de l'enceinte stérile où ils se trouvaient. Ce n'est qu'après le départ de Magellan qu'ils pourraient enfin en sortir. Les précautions contre une contamination étaient au paroxysme des mesures prises. Bien que l'envol aie lieu juste au-dessus d'eux, le Chef et ses marmitons ne verraient le décollage que par écran interposé, comme la plupart des gens.

L'aube était proche, le réveil aussi.

Chapitre 3 - Nuages de poussière

Sans précipitation, nos huit martionautes se préparèrent au départ qui aurait lieu précisément à 17 heures 16, heure locale c'est à dire environ dix heures plus tard. L'embarquement devait se faire à 10 heures, juste après avoir transvasé le propergol ainsi que tous les gaz, liquides et solides représentant potentiellement un risque d'explosion. Le chargement s'étalait sur deux heures et était sur le point de s'achever alors que l'équipe déjeunait à la cafétéria stérile. En effet, après avoir quitté leurs appartements, ils avaient rejoint la base à bord d'un bus qui les avait déposés au sous-sol de la base de lancement dans un endroit confiné où tout était aseptisé. La préparation ne devait souffrir d'aucune faille qui puisse faire risquer une contamination virale ou bactériologique. Une fois le sas franchi, plus aucun contact avec l'extérieur ne leur serait permis. Tout était fait pour éliminer la moindre trace de poussière ou de particule éventuellement porteuse d'un danger. Six mois dans l'espace confiné du vaisseau nécessitait un degré de précautions hors normes.

Leurs combinaisons étaient déjà prêtes depuis plusieurs jours et avaient fait l'objet de tests extrêmement poussés. C'était une barrière bactériologique, chimique, anti-radiations, "anti presque tout" d'une efficacité telle que les super-héros des Comics book des années 50 l'auraient volontiers revêtue. Il n'y manquait plus que la parure en forme d'ailes de chauve souris de Batman ou le S de Superman pour en faire la tenue idéale du héros de l'espace. Chacun y avait son nom écrit en très gros dans le dos et en plus petit sur la poitrine ainsi que sur son casque. Ce dernier avait de surcroît une couleur différente pour chacun des membres de la mission. Ce casque, amovible, était le dernier cri de la technologie mécanique et électronique. A lui seul, il regroupait l'essentiel des moyens d'information nécessaires à son porteur, tout en lui assurant une sécurité et une vision panoramique maximum. Les nanotechnologies permettaient maintenant d'obtenir des résultats étonnant en matière d'intégration de microélectronique au sein même de la matière. Ainsi, par exemple, nul besoin d'écran, les images nécessaires étaient directement intégrées dans le champ de vision, à la demande.

Dans le vaisseau, il y avait de quoi se changer très fréquemment et le textile des combinaisons exploitant également la nanotechnologie pouvait, dans une certaine mesure, se réparer tout seul, comme le ferait une plaie. A bord, et une fois loin de l'attraction terrestre, une partie importante de Magellan permettrait à ses occupants de vivre presque normalement, en tenue allégée et sans autre protection. En dehors des complications médicales importantes qui pourraient survenir dans un pareil périple, les besoins pharmaceutiques étaient réduits grâce à ces inventions récentes.

Le café, les petits gâteaux et le sucre avaient le goût de leur homologues "normaux" même s'ils avaient été mis en milieu stérile depuis deux semaines et que leur conservation s'était faite dans un conteneur "froid absolu". De toutes façons, pas plus que la veille, les estomacs n'appelaient à engloutir ce modeste repas. Assis autour une table basse, les membres de l'équipage se consultaient du regard. Chacun voulait trouver en son vis à vis un visage rassurant, mais il ne trouvait que la crainte qui habite les pionniers. Crainte doublée d'une soif de savoir que chacun espérait voir grandir au fur et à mesure de l'avancée du voyage. Une dernière contrainte sanitaire avant de revêtir leurs tenues et l'équipe se prépara à quitter ces lieux pour rejoindre l'ascenseur pressurisé qui les conduisit jusqu'au sas de transfert. Désormais, toute la planète n'avait d'yeux que pour ses héros.

Là, au travers d'une baie vitrée, ils communiquèrent visuellement pour la dernière fois directement avec les quelques privilégiés qui les assistaient avant leur montée à bord. De petits papiers dépliés à la hâte et en toute discrétion leur adressaient des vœux souvent appuyés d'une touche d'humour. Parmi eux, le panneau peint la veille avec le message à l'adresse des martiens et un autre dessin représentant Magellan avec à ses pieds les conquérants de Mars, les faisant découvrir une Ford T, illustre véhicule des débuts de l'industrie automobile, avec, à son volant un petit bonhomme vert l'air étonné de les voir sur sa planète. Ces attentions redonnèrent à l'instant un caractère moins solennel et certains esquissèrent un sourire libérateur. Corb s'empara alors du feutre qu'il avait en poche

et griffonna rapidement sur la vitre un mot de remerciement à l'envers pour être lisible de l'extérieur. Puis il se dirigea vers l'écotille, située sur le dessous et en arrière du poste de pilotage. Constituée d'une trappe à ouverture décentrée, son panneau principal disparaissait dans l'épaisseur de l'habillage du vaisseau. De taille réduite, il était cependant capable de supporter la séparation d'avec le monde extérieur, même en cas d'explosion dans le vaisseau. Pour passer par l'ouverture, chacun dut prendre une position d'étirement pour se mincir au maximum. Une seconde porte étanche doublait la première en sécurité et Cyril, le dernier à entrer eu la responsabilité de la verrouiller. Il bascula un levier qui actionna le positionnement des panneaux, l'un après l'autre, puis le vide se créa entre les deux portes du sas. Il vérifia qu'en plus des différents capteurs de pression indiquant la fermeture et la mise sous dépression dus as, les joints étaient bien positionnés puis verrouilla mécaniquement les deux panneaux. Cette fois, ils se retrouvaient complètement séparés de l'extérieur.

Cyril rejoint le reste de ses amis et s'installa à son poste, non sans avoir refermé l'ultime porte qui séparait le poste de pilotage du reste de l'appareil. Maintenant, même si le dispositif d'allumage explosait, ils étaient totalement à l'abri dans cet espace confiné et hermétique. Un calme déroutant régnait dans l'habitacle. Afin de réduire au maximum le stress des passagers, les ingénieurs avaient volontairement limité les alarmes sonores et autres bruits électroniques que l'on s'imagine pouvoir trouver dans un engin spatial. Seuls quelques écrans subtilement fondus dans le décor, tranchaient avec les couleurs sobres de l'environnement. On n'avait guère soigné l'esthétique, faute de temps et de moyens, mais aussi et surtout pour limiter le poids de l'engin. Magellan avait tout de ces structures industrielles truffées de tuyaux et de câbles, qui, même s'ils étaient soigneusement alignés, n'en restaient pas moins disgracieux. On s'était aussi dit qu'une réparation serait plus facile à effectuer sur des parties visibles que derrière des panneaux faisant obstacle. Sur les deux côtés, les postes de travail étaient pour l'instant arrimés solidement aux parois, deux sièges prenaient appui sur la cloison de séparation avec la soute, deux autres, de chaque côté étaient ancrés aux flancs et les deux restants faisaient face à ces

écrans qui reproduisaient fidèlement la vue sur l'avant de l'appareil comme s'il s'était agi de fenêtres.

Ainsi, le poste de pilotage ne comportait aucune vue directe sur l'extérieur, ce qui garantissait sa protection contre des chocs frontaux. En revanche, l'équipage aurait tout à loisir la possibilité de scruter l'horizon spatial depuis le poste périscopique situé en arrière dans la soute. Cette chambre pressurisée pouvant accueillir quatre personnes pouvait circuler dans une sorte de cage d'ascenseur orientable qui traversait de part en part les deux niveaux de Magellan. Elle pouvait indifféremment sortir par le dessus ou le dessous de l'appareil. Une fois la cabine reployée, le conduit était protégé par des panneaux qui venaient l'obturer en surface de la coque. Mais pour l'heure, leur champ de vision s'arrêtait aux pellicules chromatiques des écrans. La vue panoramique permettait de distinguer au loin, droit devant la rampe de la catapulte pointée vers le ciel. Sur les côtés, le personnel s'affairait à faire disparaître tous les engins de ravitaillement et dégageait ainsi l'aire de lancement.

Une longue procédure de vérifications commença alors, où chaque étape était énumérée puis redite pour s'assurer qu'elle avait bien été contrôlée. Pour tout vérifier, Carie Paterson effectua cette procédure avec la précision d'un métronome. Chaque capteur, chaque instrument était consciencieusement listé et validé. La moindre faille serait immédiatement prise en compte par une seconde équipe tandis que la check-list se poursuivrait inlassablement jusqu'à la phase de mise à feu. L'ensemble de ces contrôles prendrait une heure. Pendant ce temps, chacun vaquait à ses propres occupations. Malgré les aspects rébarbatifs de cette étape, elle correspondait en tout point aux simulations et chacun l'avait déjà réalisé à plusieurs reprises, ce qui en facilitait le déroulement. En salle de contrôle, les ingénieurs de vol répétaient tout aussi calmement leurs check list.

A un moment, quelqu'un entra dans la salle de gestion du vol, c'était un technicien qui avait été sollicité pour remplacer un des écrans de pupitre du responsable communication. Comme il était tout habillé de vert, quelqu'un lança à la cantonade: "quel est ce martien

?" et toute la salle éclata de rire. Dans les écouteurs, nos huit passagers n'avaient pas saisi le motif de cette soudaine hilarité, mais furent détendus par les explications du directeur de vol qui leur expliqua. Mars ! quelle aventure tout de même ! pensa alors Corb qui, malgré une expérience inégalée dans les vols spatiaux s'étonnait encore des moments qu'il vivait là.

Jemil rangea soigneusement son espace personnel, un réduit qui permettait à chacun de s'isoler et d'avoir un peu d'intimité. Contrairement aux couchettes collectives réduites à leurs plus strictes dimensions et au nombre de six et non huit, l'espace privé individuel était aménagé en boîtes linéaires horizontaux. Chaque place comportait un rangement sous clef suffisant pour contenir quelques effets personnels et quelques objets. L'endroit était cloisonné de façon à pouvoir s'asseoir dans un calme absolu. Les psychologues de la mission avaient insisté sur la nécessité d'un tel lieu. Jemil y entreposa la Bible qu'elle avait emmenée dans ses affaires. Elle posa délicatement la photo de son fils sous la reliure et referma celle-ci avec douceur. Puis elle referma le coffre et finalement, son "zenspace" comme on avait baptisé ces boîtes individuels. Puis elle rejoignit paisiblement, du moins en apparence, son siège pour l'envol.

Dans le poste de pilotage, la check-list s'énonçait entre les protagonistes responsables du décollage et chaque point névralgique était vérifié deux fois. Parallèlement, un ordinateur effectuait le même travail en redondance, recoupant ainsi le travail des hommes. Le moindre écart pouvant être fatal à la mission, aucun grain de sable n'avait sa place et, fort heureusement, pour l'instant, tout était parfait. Le stress se lisait pourtant sur les visages et si l'honneur de compter parmi les membres de cet équipage était grand, l'échec possible d'une telle mission restait comme une épée de Damoclès sur chacun de ses acteurs.

Soniah, qui surveillait attentivement les constantes biologiques des huit, s'intéressa plus particulièrement aux tracés des électrocardiogrammes de Cyril et Carie. Si la copilote était dans une phase de calme absolu qui en disait long sur sa maîtrise du stress,

Cyril, lui, ne cessait de passer de palier en palier au fur et à mesure de l'égrainage des séquences d'envol. Il n'en était pas à son coup d'essai, lui qui avait déjà testé des prototypes parfois plus hasardeux que Magellan, et pourtant, il était nerveux, et ça se voyait très bien sur l'écran de Soniah. Sans rien dire, elle se leva et se dirigea vers l'espace commun où siégeait l'infirmerie. Elle y prit deux comprimés minuscules qu'elle fit dissoudre dans un verre d'eau. Elle profitait du raccordement encore temporaire de Magellan sur une source d'alimentation en eau externe, car une fois partis, l'eau serait un bien précieux qui serait renouvelé avec parcimonie. Puis, elle amena le tout assez discrètement jusqu'au pilote. D'abord intrigué, il croisa le regard compatissant du médecin et avala d'un trait la préparation. Il dit dans un demi-sourire: "J'aurai préféré un bon Whisky, mais..."

Carie s'était interrompue l'espace d'une minute dans son travail pour s'intéresser à la météo diffusée sur un écran proche. Tout semblait calme, et pourtant quelque chose l'intriguait. Elle réalisa un pointage des pressions atmosphériques alentours et fit une moue aussitôt repérée par Ank qui n'avait rien perdu de sa manipulation. Il se leva donc et s'approcha. Quand Carie leva la tête pour voir qui s'était approché d'elle, leurs visages étaient suffisamment explicites pour s'être échangés comme un message codé. Carie désigna sans hésiter un point sur la zone couverte par le satellite météo. Une activité curieuse se développait à une centaine de kilomètres de la base. Un phénomène qu'elle avait rapidement identifié et que Ank confirma d'un hochement de tête, toujours sans émettre le moindre mot. Carie prit alors l'initiative de demander à la salle de contrôle une vérification des conditions climatiques du point précis qu'elle avait repéré.

Un peu surpris par la demande, le chef de salle s'exécuta et transmit la demande à l'un de ses opérateurs. En moins d'une minute, les données hydrologiques, thermiques et d'activité électrique furent disponibles. Aussitôt proposées à Carie, elles confirmèrent ses craintes. Le secteur concerné était en train de monter en pression et son taux d'électrisation montrait à l'évidence qu'une activité sismique en profondeur y répercutait des vibrations. Pourtant cette zone n'était pas sujette à des tremblements de terre. C'est d'ailleurs une des

raisons qui l'avait fait choisir pour y construire la base. Carie demanda alors à ce qu'on fasse un point sur les activités sismiques relevées à la fois dans un périmètre plus étendu et aussi sur l'ensemble du globe durant les dernières minutes. La concentration anormale de poussière générant des nuages avait suscité sa soudaine curiosité; elle ne s'était pas trompée, à quelques milliers de kilomètres, sur une faille dans le prolongement de la chaîne rocailleuse où était localisée la base, une secousse de moyenne ampleur s'était produite une demi-heure plus tôt.

- "Comment avez-vous su ?" interrogea Ank perplexe.

La copilote pointa du doigt une tache sur le balayage radar.

- "Les animaux en savent plus que nous, d'instinct. Lorsque la terre tremble, même très loin, ils sont les premiers à le repérer. L'agitation subite des troupeaux soulève des nuées de poussière qui sont visibles par nos satellites. Mais pour tout dire, j'ai d'abord cru à un amoncellement de nuages. Ce n'est qu'en observant les pressions que j'ai compris qu'il s'agissait d'autre chose.

- "Nous voilà donc rassurés, pas de séisme à l'horizon, ces gentilles bêtes vont se tenir tranquilles, n'est-ce pas ?"

- "Je ne néglige jamais rien dans mon travail" répliqua Carie

- "Je n'en doute pas, et c'est bien pourquoi je suis confiant".

Ainsi se déroula pas à pas le processus qui les approchait de l'heure fatidique.

A une heure du départ, tout avait été minutieusement analysé, répertorié, contrôlé. D'un point de vue purement technique, le vol pouvait avoir lieu. De toutes façons, il fallait qu'il ait lieu car le reste de la mission dépendait énormément de la date d'envol. Tout était conditionné par un minutage et une chronologie immuables. Les plus grandes craintes des centaines de personnes qui avaient élaboré ce projet étaient de le voir échouer à cause d'un impondérable de dernière heure. Or, on était précisément entré dans cette dernière heure fatidique. Maintenant et comme il eut été dit autrefois "Aléa Jacta Est", et la planète entière retenait son souffle.

Chapitre 4 - Compte à rebours

Le soleil commençait à rougir sur l'horizon, signe de la pollution qui troublait son rayonnement. Alors que le décompte se poursuivait, la phase dite de déconnexion venait de commencer. Un à un, les cordons ombilicaux qui reliaient encore Magellan aux installations au sol étaient désolidarisés du vaisseau. Les plus sensibles d'entre eux étaient éloignés en priorité pour éviter tout risque d'explosion ou d'inflammation intempestifs.

Le conduit qui avait approvisionné les réservoirs de propergol liquide était sans doute le plus délicat à débrancher du fait du choc thermique auquel était soumis le combustible lors de la fraction de seconde qui s'écoulait entre l'ouverture des verrous de maintien en position du raccord et la fermeture de la valve automatique d'obturation. Durant ce laps de temps, la masse liquide subissait un différentiel de l'ordre de 230 degrés que des injecteurs haute pression tentaient de contenir pour enrayer une éventuelle et brutale détente des gaz.

Un nuage glacial se répandit autour de la jonction aussitôt celle-ci séparée de la coque. Tel un jet de vapeur en surpression, cette nuée s'étira en couronne autour de son point d'origine et se figea presque aussitôt en une myriade de minuscules glaçons qui retombèrent sur la carlingue comme une fine pluie de grêlons. Aussitôt un soupir de soulagement se fit entendre dans les écouteurs de tous les techniciens qui suivaient les opérations avec attention.

Les véhicules qui avaient servi à alimenter en énergie le monstre de l'espace, s'en éloignèrent en bon ordre comme le font leurs homologues sur un aéroport juste avant le décollage d'un avion de ligne. Mais cet avion là, allait effectuer un vol sans précédent. Seuls trois engins restèrent à proximité, sous la protection d'écrans spéciaux. Ces trois véhicules devaient intervenir en cas d'incendie mais semblaient appartenir à un monde de lilliputiens au pied de l'énorme engin qui les couvrait de son ombre.

Depuis la salle de contrôle on informa l'ensemble des acteurs de cette dernière phase: "40 minutes avant le processus de mise à feu".

Cyril et Carie réagirent ensemble à cette information et vérifièrent simultanément la synchronisation des horloges. Ils n'auraient pas à intervenir dans la phase d'envol, sauf si un paramètre devait dériver au point de compromettre la réussite du décollage. Avant qu'ils ne soient contraints de reprendre les commandes, il s'écoulerait normalement plus d'une heure, c'est à dire longtemps après être sortis de l'atmosphère terrestre. Cela se limiterait à réajuster la trajectoire dans l'hypothèse ou elle aurait dévié. Dans le cas contraire, l'attention du pilote et du copilote pourrait se concentrer sur la vérification de l'ensemble des capteurs.

A "H moins 30 minutes", l'opérateur qui retransmettrait désormais la chronologie des événements annonça:

- "Atlas sur pas de tir".

Aussitôt, les bras robotisés qui verrouillaient le transporteur de Magellan s'écartèrent et le chariot avança d'un mètre environ. Des palpeurs auscultèrent la surface des roues qui avaient supporté jusqu'ici le poids du "convoi". Le risque était que la longue station immobile ait déformé la face antérieure qui était en contact avec les rails. Un infime écrasement du métal aurait des répercussions sur l'envol en générant des vibrations qu'il était préférable de ne pas avoir. Les palpeurs ne détectèrent aucun signe de cet ordre.

Un compte rendu détaillé de l'état de surface des roues fut produit par les nombreux capteurs. Des axes jusqu'à la périphérie de celles-ci, tout était minutieusement analysé, jusqu'aux différences de température.

Selon Ank, cette phase qui paraissait futile était pourtant capitale. L'envol ne serait possible que si aucun signe suspect de fragilité n'était détecté.

- "Mais, jusqu'à quel point peut-on reculer les limites de ce départ ? " questionna Boris.

- "La fenêtre de tir est tellement réduite que je crois qu'on pourrait s'abstenir de nous faire peur" répondit ironiquement Corb.

Il poursuivit son raisonnement:

- "Tout le monde sait que si Magellan ne décolle pas aujourd'hui, une suite d'événements s'en suivra qui mettra en cause tout le processus, avec, comme finalité l'abandon pur et simple du projet de l'UNAFOSCO... impensable !"

Anna écoutait cette conversation avec attention, ce qui n'échappa pas à Carie. Elle jeta un regard en direction de Soniah et, pour détourner l'attention d'Anna dont l'angoisse était perceptible, argumenta positivement ainsi:

- "Pour le moment rien ne remet en question le départ, tout se déroule à merveille et selon les plans, alors détendez-vous et restons concentrés".

Tel un ordre révélant une forte personnalité, sa remarque fut accueillie avec soulagement par l'ensemble de l'équipage. Anna se détendit et, à nouveau, Carie se tournant vers Soniah, lui déclencha un sourire approuvateur.

Cette dernière pensa "mission accomplie Carie, tu as bien capté la situation".

Chacun replongeant dans son travail, la tension angoissante de l'attente retomba. Le décompte commença à quinze minutes:

- "Test des séquenceurs". Sur Atlas, les six lanceurs à poudre devaient se relayer deux par deux à des moments très précis pour profiter de l'inertie des précédents et impulser une vitesse toujours plus grande à l'ensemble. Au bout de la rampe, la vitesse serait de 350 mètres par secondes, soit légèrement supérieure à celles du son. Lors des vingt-cinq kilomètres de parcours sur rails, l'accélération

devait être progressive pour, d'une part, préserver personnel et matériel, et, d'autre part, économiser l'énergie en profitant de la cinétique du lanceur. Les premiers mètres étaient en déclinaison, le temps pour les boosters d'atteindre leur rendement maximum, puis, une poussée phénoménale propulserait Atlas à près de 800 kilomètres heures, puis une seconde poussée l'emmènerait à plus de 990 km/h soit 275 mètres par secondes et enfin la poussée finale franchirait le mur du son et enverrait l'engin à la vitesse de 1260 kilomètres heures au bout du tremplin d'extrémité. Là, Atlas se séparerait de sa charge et irai finir sa course dans un monticule de sable de trente mètres de haut amoncelé à l'endroit précis où retomberait le chariot tel que l'avaient calculé les ordinateurs. Magellan, quant-à lui continuant sa montée dans le ciel propulsé par ses quatre énormes propulseurs au propergol, traverserait alors les différentes strates de l'atmosphère. Les séquenceurs devaient larguer les boosters au fur et à mesure de leur passage de relais. Le test annoncé consistait à ouvrir les verrous par paire de façon à ce qu'aucun ne vienne à rester fermé au moment du largage. Test réussi.

- "Remplissage des amorceurs". Un liquide jaunâtre se répandit dans le dédale de tuyaux servant à l'allumage des boosters de première poussée. Les vannes retenaient la pression jusqu'au déclenchement de la mise à feu.

- "Cinq minutes avant mise à feu". Un compteur tournait à toute vitesse qui indiquait le temps restant. Jusqu'au millième de secondes, tout était piloté par plusieurs calculateurs.

- "Mise en place des coupe-feu". Jusqu'ici, les panneaux de protection qui feraient écran au moment de l'allumage, étaient resté ouvert de façon à pouvoir accéder aux installations. A présent, les gigantesques écrans s'élevaient pour se mettre en place. Les énormes vérins situés sous les rails se gonflèrent de gaz inerte tout en repoussant l'imposante structure des coupe-feu jusqu'à ce qu'il furent en position.

- "Décompte final, opérateurs à vos postes, sécurité check".

- "Sécurité: poste 1 rien à signaler... poste 2 rien à signaler, poste 3 RAS, poste 4 go !, poste 5 rien à signaler, poste 6 c'est bon, poste 7 RAS, poste 8 prêt au départ"

- "Merci. Magellan, tout est OK ?"

- "Confirmé, salle de commande, on est parés au décollage"

- "Bon voyage !"

- ...

- "H moins 2 minutes" annonça cette fois une voix synthétique. Dans la gorge de Corb, la salive ne voulut pas passer tout de suite, il dut faire un effort en déglutissant. Il passa sa langue sur ses lèvres asséchées par la concentration.

- "H moins 1 minute et trente secondes". Le soleil couchant filtra à travers les panneaux pare-feu et réalisa une décoration lumineuse de toute beauté dans la cabine de Magellan". Carie s'en émerveilla, mais rabattit sa visière pour éviter l'éblouissement.

- "H moins 1 minute". Désormais, si l'opération devait être annulée, elle le serait définitivement.

- "H moins 30 secondes, 29, 28, 27, 25, 24, 23, 22, 21, 20, 19, 18, 17, 16, 15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, mise à feu". Les vannes s'ouvrirent brusquement, libérant le Triphénol qui servit à l'amorçage des boosters. Ceux-ci s'embrasèrent aussitôt en libérant une fumée blanchâtre qui envahit toute la plate-forme comme si on y avait largué une tonne de farine et s'éleva dans les airs tel un nuage gracieux et informe.

Dans une extraordinaire et subite poussée Atlas s'ébranla sur ses rails. Malgré le rempart des coupe-feu et des murs de protection, de petits débris, des feuilles et autres papiers jusqu'ici discrètement dissimulés dans le paysage furent balayés par le souffle et, en quelques secondes Atlas s'éloigna et franchit les cent premiers mètres de la rampe de lancement. Puis, la seconde salve de boosters imprima un élan supplémentaire. Tous les spectateurs de ce moment inoubliable étaient bouche bée, regardant avec admiration, fascination et émotion Magellan qui rutilait au soleil.

Les vingt-cinq kilomètres furent avalés avec une rapidité stupéfiante, et, au moment où les boosters impulsèrent la dernière poussée avant le grand saut, on entendit une détonation qui secoua toute la base et souleva un nuage de poussières qui balaya toute la surface tel une tempête de sable. La détonation signe du franchissement du mur du son se répercuta sur les chaînes de montagnes au loin et revint frapper les tympanes déjà sous le choc de la première vague. On eut dit à cet instant qu'une bombe était tombée dans le désert. Le nuage roulait à l'image des champignons atomiques, mais orienté vers le sol, de sorte qu'il repoussait devant lui tout ce qui n'était pas suffisamment lourd pour lui résister. Il se propagea ainsi jusqu'aux grilles pourtant distantes du pas de tir, faisant se retourner les centaines de visages qui regardaient la scène. Mais, l'instant d'après, lorsque le nuage se fut dissipé, tout le monde pu voir le nez de Magellan pointé vers le ciel. Atlas, propulsé dans les airs, chemina un instant dans une trajectoire parallèle à la sienne. Il s'en écarta ensuite lentement, puis décrivit une hyperbole de plusieurs centaines de mètres dont l'extrémité aboutissait dans une dune amoncelée pour amortir la chute, comme prévu. Atlas disparut dans une explosion de sable qui fit comme un geyser ajoutant au spectacle déjà sublime qui s'offrait aux spectateurs. Cette fois, le sort en était jeté, Magellan était parti.

De l'intérieur, les huit héros de cet incroyable envol n'avaient pas vraiment eut le même enthousiasme. Prise d'un malaise dès les premiers mètres de poussée, Jemil n'avait pas eu le luxe de participer réellement au décollage. La concentration du sang dans les parties supérieures du corps avait provoqué chez elle un étourdissement sans gravité, mais qui l'avait épargnée des tortures infligées par la rupture avec la gravité. Tous les autres vécurent ce départ avec, comme le dira plus tard sans pudeur Cyril "un sacré coup de pied au cul". Même Boris qui s'était autrefois essayé aux sensations fortes que procurent les courses de dragsters, en était resté scotché à son siège, les mains crispées sur le revêtement feutré.

Si à cela on, ajoute le bruit, l'impression que tout se démantèle subitement et l'impact ensanglanté d'un malheureux volatile qui s'était écrasé sur le pare-brise, il n'y avait rien là qui puisse

réellement rendre cet instant très mémorable pour nos aventuriers. Plaqués au fond de leurs sièges, Magellan les arrachant à la gravité terrestre, ils ne distinguaient à présent que le ciel irisé. Tandis que l'astre solaire et la lune partageaient pour quelques instants l'espace du tableau que formaient les écrans servant de champ visuel, la luminosité déclinait à l'extérieur du cockpit, comme au sol sur la base d'envol.

Alors que les yeux au sol cherchaient encore les dernières lueurs en provenance des puissantes fusées du vaisseau, les caméras thermiques fouillaient l'obscurité pour mieux suivre l'engin. Contrairement aux vols habités de la fin du vingtième siècle, il n'y avait aucun largage de boosters ou d'étages dans l'espace. Seul un "camion" spatial continuait sa course en direction de son unique relais: Copernic. Cette ultime étape leur permettrait un ravitaillement conséquent, un contrôle externe du vaisseau avant de continuer le voyage à destination de Mars. Une sorte de petite révision sous garantie avant de prendre l'autoroute.

Jemil s'était remise de son passage à vide et refaisait surface alors que la lune grossissait à vue d'œil sur les écrans. Soniah s'adressa à elle avec compassion:

- "même entraînés, on a pris une sacré claque, c'était plutôt inattendu"

- "je crois que même King Kong ne m'en aurait pas donné une aussi forte, je ne suis pas prête à l'oublier"

- "on ne t'a pas dit ?" questionna Cyril d'un ton moqueur, "c'était lui le lanceur"

- "dans l'équipe de Southampton, il aurait fait un carton"

Comme Boris ne comprenait pas, Ank précisa:

- "l'équipe de base-ball de Southampton a terminé deuxième de la ligue cette année".

Corb clôtura la conversation en annonçant à l'attention de la base l'approche de Copernic dans son microphone.

- "On fait chauffer le café" répondit une voix de la station orbitale.

Chapitre 5 - Copernic

Dans les écrans qui servaient de hublots au poste de pilotage, la station Copernic se détachait de plus en plus sur le fond noir de l'espace. Le contraste des écrans était mal réglé et les étoiles à l'arrière plan disparaissaient dans l'immensité spatiale. Carie avait délibérément baissé celui-ci pour éviter les lueurs parasites au moment du décollage. Maintenant, l'image, bien qu'anormalement différenciée entre blanc et noir, était d'une netteté telle que Copernic semblait collé sur un tableau noir d'encre. Ses contours précis semblaient taillés aux ciseaux, et pourtant, une vague auréole lumineuse commençait à se faire voir autour de ses membrures.

- "douze minutes" lança Cyril

- "ouverture du panneau d'arrimage" répliqua Corb qui exécutait en même temps la manœuvre en touchant l'écran tactile devant lui.

Bien qu'un si long voyage dissuada les ingénieurs d'équiper Magellan en technologie trop sophistiquée, la notion de poids superflu avait tout de même orienté leur choix en faveur d'écrans sensitifs plutôt qu'à de vulgaires boutons poussoirs. Il eut été plus simple de recourir à ces ancêtres plus fiables et plus facilement réparables, mais la câblerie et le nombre de ces boutons multiplié par leur poids avaient eu raison de leur maintien. En effet, chaque bouton suffisamment robuste, accompagné de ses fils électriques de commande, étaient maintenant remplacés par un espace de l'ordinateur représentant moins de 10 pour cent de ses ressources et par un réseau de fibres optiques léger et moins soumis aux risques électromagnétiques.

C'est donc à l'extrémité d'une de ces fibres que le signal déclenché par Corb fit s'ouvrir deux mâchoires qui devaient enserrer la partie opposée sur Copernic de façon à faire coïncider les deux sas.

Carie commanda les petits propulseurs latéraux pour que Magellan se présente de dos à l'ouverture du sas de Copernic. De leur côté, les résidents de la station préparaient l'arrimage. Cette

manœuvre, initiée dans les années soixante-dix lors des assemblages spatiaux entre Soyouz et Apollo, les modules respectifs de l'ex URSS et de la NASA, l'agence des USA, restait une opération délicate que redoutaient toujours les spécialistes. En effet, deux masses lancées presque sans retenue dans le vide spatial, pouvaient se télescoper avec une violence inouïe sans aucune retenue et ce n'était pas leurs frêles membranes qui leur servaient de carrosserie qui amortirait le choc. Aussi, il était important de bien positionner les deux engins face à face. Carie s'y employait avec professionnalisme et ne se déconcentra pas un seul instant durant les dix minutes de cette phase d'approche.

- "sept minutes", le décompte s'égrainait inlassablement.
- "enclenchement de la procédure d'arrimage en mode contrôlé"
- "mode contrôle automatique enclenché"
- "on est opérationnel phase par phase" dit Carie.

Cyril éclata de rire, la petite citation de Carie, directement issue d'un film des années 80 était un défi qu'elle s'était jurée de placer en mission. En effet, Cyril était un inconditionnel de la série des films "Alien" et cette citation est une réplique de la copilote de l'astronef qui vient se poser sur la planète LV4-26 dans le deuxième volet intitulé "Aliens, le retour". Cyril connaît par cœur la moindre réplique de ces films cultes et Carie s'était promise de susciter son intérêt, tout en gardant une flegmatique attention à sa mission.

- "trois minutes"
- "le café refroidit" annonça Gilles Corbier, le commandant de bord de la station.
- "pas intérêt" répliqua Cyril "le jus de chaussette qu'on a bu aujourd'hui ne saurait être la dernière boisson terrestre digne de ce nom".

Gilles étouffa un rire amusé, tandis que Cyril reprenait le décompte: "deux minutes".

- "allumage des projecteurs" dit Corb, un doigt sur son écran.

Aussitôt, des puissants projecteurs illuminèrent toute la façade externe de Copernic, la zone de contact en particulier. Ainsi on pouvait maintenant distinguer très précisément les gougeons de centrage. Invisibles, plusieurs faisceaux laser échangeaient avec leurs récepteurs situés sur l'engin opposé, des informations de positionnement en permanence. De fait, si rien ne venait perturber cet instant critique de mise en place, les deux disques métalliques qui devaient assurer la liaison des sas, se mettraient automatiquement en face l'un de l'autre au millimètre près. Et, les gougeons aidant, l'étanchéité serait quasiment réalisée par cette simple jonction.

- "moins trente secondes"

A présent, les deux engins n'étaient plus éloignés que d'un bon mètre environ et Magellan présentait sa face dorsale à l'entrée de la station Copernic. De l'intérieur des deux engins, il n'était possible de suivre l'arrimage que par caméras interposées. Et, jusqu'ici, tout se déroulait parfaitement.

- "deux bars dessus" dit Carie calmement

Corb répéta l'ordre et commanda à la cellule des propulseurs d'envoyer une légère poussée de deux bars pour freiner la progression de Magellan. Aussitôt, quatre jets de gaz froid se détachèrent dans l'obscurité à l'ombre des faisceaux sur la face dorsale du vaisseau. L'immense masse ralentit sa course au point de n'avancer que de un ou deux millimètres par seconde.

Les dix huit gougeons de centrage s'engagèrent dans les logements périphériques du sas de Magellan et un bruit de grincement fut perceptible lors du glissement final.

- "contact" annonça Cyril

Malgré une manœuvre délicate, le léger choc ébranla pourtant les deux énormes engins.

- "verrouillage"

Suite à cet ordre de Carie, Corb enchaîna une suite de manœuvres, refermant d'abord les mâchoires du sas sur la couronne

de celui de la station, puis éjectant un gaz dans le joint qui complétait l'étanchéité du système, et enfin en libérant l'espace entre les deux portes des résidus de gaz inertes directement issus du vide sidéral. Telle une ventouse, la jonction se referme si fort qu'il serait désormais impossible de la séparer sans remplir à nouveau cet espace d'un peu de pression.

Une analyse bactérienne rapide, puis une décompression des deux sas, et enfin, les portes s'ouvrirent.

Tandis que Soniah étudiait minutieusement les relevés de contamination éventuelle, Ank, grimpa jusqu'au sas et, apercevant Gilles, lança:

- "tu peux faire couler le café, on arrive".

L'atmosphère se détendit, tous savaient qu'une phase sensible de plus venait d'être franchie sans encombre.

Avant de pénétrer dans la station Copernic, les martionauts devaient encore procéder à quelques vérifications d'usage et se changer. En effet, même s'ils prendraient leur repas en commun et que chacun irait dormir dans son propre espace de vie, le temps était venu pour les huit aventuriers de se détendre. Ils et elles adoptèrent donc une tenue plus légère que leurs scaphandres.

Copernic était de ces stations orbitales de dernière génération, aussi bien équipée qu'une villa de Floride. Aussi surprenant que cela paraisse, il y avait même une piscine, petite certes, mais qui permettait aux occupants des moments de détente qui n'avaient rien à voir avec leurs prédécesseurs des stations MIR ou l'ISS (*) du début du XXI^{ème} siècle. Au contraire, Copernic jouissait d'un luxe d'équipements autant scientifiques, techniques que ludiques et sportifs. Les bâtisseurs de cette immense plate-forme de travail s'étaient largement inspirés du mythique film "2001, l'Odyssée de l'espace" où, déjà, la station orbitale futuriste à l'époque, était dotée d'une multitude d'agrès pour l'entretien en bonne condition physique des spatonautes.

(*) Station Spatiale Internationale: voir "Lueur Bleue"

Ank pénétra le premier dans le sas et fut de l'autre côté en quelques coudées. Un à un, les autres lui emboîtèrent le pas, ou plutôt, les mains, car, avant de remettre l'ensemble en rotation et assurer ainsi la pesanteur artificielle, il fallait se mouvoir dans le vide, en quasi-suspension. Ici, l'attraction terrestre ou lunaire n'était plus de mise, mais une simple pichenette initiée par un propulseur judicieusement activé, suffisait à recréer en peu de temps une pseudo pesanteur. Celle-ci était nécessaire à une période de travail ou l'accoutumance au flottement ne pouvait durer. L'organisme subissait à terme des traumatismes sévères qui n'auraient pas permis des mois, parfois des années à distance de la Terre. C'est ainsi que la piscine avait pu être envisagée, la seule condition étant de la vider pour retenir l'eau dans un réservoir lorsque la pesanteur était supprimée. Gare à un oubli éventuel, il aurait généré une inondation incommensurable. Mais les ordinateurs étaient là pour veiller à interdire de telles manœuvres accidentelles.

L'équipe d'accueil se présenta aux arrivants. Eux, ils étaient sept, et, en période normale, l'effectif était complété durant deux semaines par leurs successeurs, soit quatorze individus, jusqu'à ce que les plus anciens retournent sur Terre. Mais pour l'occasion, leur nombre avait été maintenu à sept plus longtemps afin de pouvoir véhiculer vivres et ravitaillement pour Magellan. Dans les mois qui avaient précédé la mission vers Mars, des navettes avaient effectué des convois en masse de diverses denrées et combustibles qui devaient ensuite poursuivre leur route vers la planète rouge, en délestant donc Copernic de ce fardeau supplémentaire.

Gilles Corbier, l'ingénieur chimiste et commandant de bord de la station, fut le premier à se présenter. Du haut de ses 40 ans, ce français d'origine était plutôt rieur et social.

Son aîné, l'allemand Hermann Wolfstein avait été choisi pour ses qualités de technicien spécialisé aux travaux en milieu hostile pluri-disciplinaire. Il s'occupait de la maintenance des systèmes extérieurs de la station. Il était âgé de 42 ans et était donc le doyen de la station.

Burna Admihl, la marocaine aux yeux sombres était licenciée en électronique et s'occupait principalement des systèmes électroniques complexes internes à la station. A 32 ans, elle cuisinait admirablement bien et mitonnait des plats succulents avec peu de moyens.

James Thiell, 29 ans n'aimait personne. Son détestable caractère faisait de cet australien, licencié en physique des matériaux, un chercheur qui se cherchait avant d'explorer les nouvelles fibres résineuses sur lesquelles il travaillait à bord.

Anita Voeles, la brésilienne de cette équipe hétéroclite aurait pu concurrencer Soniah. Non seulement pour sa beauté exceptionnelle, mais aussi pour ses qualités professionnelles. Sortie première de ses études de docteur anatomiste, elle faisait maintenant de la recherche sur les micro-organismes en milieu spatial. Elle avait à peine un an de plus que Soniah, et, à 28 ans, avait un corps sculptural qui attira inmanquablement le regard de Cyril.

Thoïan Sha pouvait pourtant lui rivaliser ce privilège, car c'était la plus jeune de l'équipe avec ses 23 ans. Cette asiatique du Vietnam, spécialisée en optique, avait de multiples casquettes de technicienne dans la station, mais sa candidature s'était beaucoup appuyée sur ses compétences éprouvées. Thoï comme la surnommaient les hommes de Copernic, à cause du diminutif, bien sûr, mais aussi de l'analogie avec le terme anglais qui signifie "jouet" (Toy) avait de quoi délurer les esprits les plus chastes.

Ce n'était pas vraiment le cas de Cécilia Jack Lee, fille d'un général de l'armée américaine, elle-même pilote de chasse et qui était à ce poste lors des phases de transfert entre la station et la Terre. On disait d'elle qu'elle était un garçon manqué et qu'à 35 ans, elle en paraissait dix de plus. A bord, c'était elle qui assurait le paramétrage des systèmes de navigation et de contrôle.

Les présentations étant faites, les quinze s'orientèrent dans le patio où les attendaient un café refroidi que Gilles promit de remettre à chauffer, le temps pour tout le monde de prendre une douche.

Aussitôt dit, aussitôt fait, les hôtes désignèrent à leurs invités les installations sanitaires où chacun pu se refaire une toilette avant de passer à table.

L'entente cordiale des premiers instants allait vite être sujette à de petites anicroches. La cohabitation de plusieurs coqs au sein de la base, qu'on eut pu baptiser "base-cour" aurait pu mettre à mal les deux missions si le séjour des martionauts à bord de Copernic n'avait été limité dans le temps. Leur l'adversité avait pour motif des femmes plus jolies les unes que les autres pour lesquelles certains affichaient déjà leur intérêt avec des attitudes peu équivoques. A leur décharge, ils pouvaient légitimement être transcendés par cette rupture avec des habitudes vieilles de plus de huit mois de vie en autarcie. L'arrivée de cet équipage nouveau avait de quoi bousculer l'équilibre ainsi ancré, tandis que Magellan hébergeait quelques mâles et même quelques femmes en mal d'une détente qui n'avait rien à voir avec le café tant souhaité quelques heures plus tôt.

L'épisode des douches allait illustrer cette confrontation prévisible. Cela se produisit alors qu'une serviette glissa malencontreusement d'un côté à l'autre du vestiaire comme emporté par une tempête aussi improbable que soudaine. La jeune vietnamienne qui s'était mêlée aux femmes de l'équipage visiteur, ne fut pas du tout complexée de rapporter d'un pas nonchalant le textile volant du côté des douches des hommes dans le plus simple appareil. Huit mois d'isolement avait définitivement rompu ses scrupules puristes. Même Cyril, qui avait projeté la serviette vers les douches des femmes, avec ses ardeurs machistes allant jusqu'à la provocation, ne semblait l'effaroucher.

Mais, Carie, armée d'une maîtrise de soi sans pareille barra le chemin de la jeune et belle asiatique en ouvrant brusquement la porte de sa propre cabine, lui interdisant ainsi la seule trajectoire possible vers le camp masculin. L'échange de regards significatif suffit à Thoïan pour lancer rageusement la serviette dans le receveur de la douche de Carie, puis faire demi-tour et rentrer dans sa cabine. Aussitôt, la porte de celle de Carie se referma. De l'autre côté du couloir, de là où avait été jeté le projectile, on vit soudain planer une

serviette trempée qui fit l'hilarité de tous les hommes, sauf de Cyril. La serviette mouillée tomba à terre aux pieds de l'invétééré dragueur qui avait vu son initiative compromise. Peu importe, il lui restait d'autres occasions, et Carie ne serait pas toujours là pour y faire obstacle.

Carie n'exprimait pas là une quelconque jalousie, mais elle avait compris l'enjeu d'un dérapage relationnel entre les deux équipes et se laissait guider par son instinct pour préserver l'objectif de leur mission. Si Cyril se laissait aller à des bassesses infantiles, c'était tout l'équipage qui risquait d'en faire les frais, et leur travail n'en était qu'à ses débuts. Pas question de laisser un écart s'immiscer à cet instant.

Néanmoins, elle n'en fut pas tout à fait insatisfaite, elle venait de remporter une grande victoire psychologique et elle esquissa un sourire tout en finissant de se doucher.

Chapitre 6 - Destination Mars

Le repas, convivial, fut pourtant le théâtre d'une scène glaciale entre les trois protagonistes. Thoïan jouant manifestement de ses atours, Cyril faisant mine de ne pas s'en apercevoir et entamant une nouvelle conquête en direction cette fois de la splendide brésilienne.

Mais pendant que d'aucuns réglait leurs affaires "sentimentales" ou purement biologique, d'autres à cette même table préparaient déjà la suite de leur mission. James Thiell, qui n'avait pas encore dîné, était resté à ajuster les paramètres pour effectuer les transferts de matériel, carburant et autres modules qui devaient embarquer pour Mars sur Magellan. Pour l'heure il s'était provisoirement absenté pour s'assurer que les deux systèmes informatiques chargés d'échanger les informations entre Magellan et Copernic remplissaient bien leur tâche.

Il fallait attendre encore huit heures afin que le transfert s'accomplisse en totalité et que tous les passagers se soient reposés. La fenêtre de tir qu'il fallait ne pas manquer sur Terre ne conditionnait en rien la suite des événements. Il ne nécessitaient plus la même rigueur chronologique, le besoin énergétique lors des propulsions dans l'espace étant moindre que pour s'arracher à la pesanteur.

Son contrôle réalisé, James rassuré, rejoint au petit trot la salle commune pour y prendre son repas. Il arriva au milieu d'une tourmente dont il ne saisit pas tout de suite la teneur. Quelques instants plus tôt, Boris visiblement sous l'emprise d'alcool, avait ouvertement entravé les avances de Cyril à l'égard de sa nouvelle conquête, Anita. Avec autorité, Carie venait de renvoyer Boris dans ses quartiers en lui intimant l'ordre de se reposer. C'est à cet instant qu'il croisa James revenant des locaux techniques. Carie, debout, les poings appuyés sur la table foudroya Cyril des yeux. Jusqu'ici, les autres s'étaient contentés d'observer la défiance entre les deux pilotes. Mais Jemil intervint avec la sagesse qui la caractérisait en s'adressant subtilement à leurs hôtes:

- "Dans un peu moins de huit heures, Magellan reprendra sa route vers notre objectif. Dans trois ans environ, si tout se passe comme prévu, nous serons de retour. J'espère que l'équipe qui vous aura relayé aura à cœur de nous accueillir avec un bon repas." Puis tournant son regard vers ses deux compagnons de voyage, elle poursuivit: "Et je crois qu'il nous faut dès à présent préparer cette attente chaleureuse. C'est pourquoi l'instant doit rester un de nos derniers souvenirs du monde terrestre tel que nous le quittons, avec humilité et respect".

Tous burent ses paroles avec attention. Jemil venait de dire cela sans jamais quitter le groupe des yeux, les mains posées sur la table tel le sphinx du Caire et avec un ton de voix tel qu'on eut dit que le temps s'était arrêté.

Carie s'assit sans la quitter du regard et, joignant ses mains, elle appuya dessus ses lèvres comme pour signifier qu'elle n'avait rien à ajouter. De son côté, Cyril, profil bas, ramassa un bout de viande dans son assiette et le porta à sa bouche en abandonnant du même coup ses rêves de coucherie. Thoï se leva doucement et quitta les lieux avec un "bonsoir" enlevé. Quant-à Anita, elle remonta sans bruit la fermeture éclair de sa combinaison, refermant ainsi la "porte aux tentations".

Le repas se termina dans une atmosphère pesante, mais James tira profit de la situation pour entonner une litanie d'explications techniques sur la suite des événements. Au bout d'une demi-heure, il eut raison de ses comparses fatigués qui quittèrent poliment la table pour se rendre aux dortoirs.

Il n'y eut plus d'autre occasion de perturbation et chacun fit l'effort de ne pas compliquer la mission. Les deux engins accrochés l'un à l'autre par le seul sas d'entrée et le cordon ombilical d'alimentation continuèrent leur lente rotation dans un silence de monastère. Seuls quelques ventilateurs ronronnaient ci et là pour diffuser leur paisible bise rafraîchissante. Les feux s'éteignirent.

Lorsque la lune ne masque plus le soleil, la lumière de ce dernier envahit soudainement les coursives de Copernic, s'infiltrant dans les moindres interstices jusqu'à poindre au sein des dortoirs. Anna, qui avait mal dormi, fut la première à s'équiper. Elle troqua la légère combinaison de la veille pour un équipement plus conséquent. Ainsi parée, elle, comme ses amis, serait prête à la manœuvre délicate de séparation des deux vaisseaux.

Une heure plus tard, chacun était prêt et l'équipage des martionauts avait revêtu ce même scaphandre spécifique. Affublés d'un logo dédié à leur mission, il paraient en sortant des vestiaires, casque sous le bras, comme s'ils s'étaient concertés pour cet instant. Ils surmontaient ainsi leur stress inévitable, car le prochain rendez-vous avec un sol différent serait Mars dans plusieurs mois. De plus, c'était leur dernier contact avec d'autres humains avant longtemps.

Non sans humour, ils se prêtèrent à la photo de groupe organisée par leurs hôtes. Les différents de la veille s'étaient dissipés et l'instant fut à la fois solennel et ludique. Outre les photographies qui immortaliseraient le départ et avaient un caractère un peu officiel, une série de clichés débridés fut l'objet de fantaisies aussi clownesques qu'acrobatiques. On y voyait des postures en complet déphasage avec le sérieux de mise en telle situation.

Les voyageurs saluèrent ensuite leurs homologues en les remerciant pour leur accueil, puis, un à un s'engouffrèrent dans le tunnel de liaison entre Copernic et Magellan. Le sas se referma sur Ank qui verrouilla lui-même le dispositif mécanique. Aussitôt, l'ordinateur de bord confirma la fermeture par une action complémentaire en fermant la seconde couronne et en effectuant une dépressurisation de l'espace intermédiaire. L'intervalle entre les deux portes étanches fut mis en légère surpression pour faciliter la séparation.

Chacun rejoignit son poste et le décomptage commença, irrémédiable et particulièrement anxiogène. Comme lors des phases délicates déjà passées, chacun retrouva vite ses marques et se concentra sur l'ultime difficulté avant le "grand voyage". Les

panneaux de protection prévus contre des pluies de météorites se déployèrent tels des volets devant les vitrages de la station Copernic. Automatiquement, l'éclairage artificiel prit le relais des rayons solaires. Si la manœuvre venait à échouer et qu'une collision devait projeter des débris sur Copernic, au moins, ces protections seraient un rempart contre ceux-ci.

Arriva l'instant fatidique de la remise sous pression du sas. Les lèvres d'étanchéité se détachèrent de la surface de contact et les verrous pivotèrent deux par deux avec des claquements bruyants jusqu'à libérer Magellan de son point d'attache. On eut dit un rémora quittant le ventre du requin porteur. L'éloignement se faisait simplement par inertie avec lenteur, la légère surpression du sas ayant repoussé la masse immense du vaisseau. Cette poussée suffit, telle une pichenette à éloigner Magellan de quelques dizaine de mètres pour qu'il fut hors de la zone à risque afin de procéder à l'allumage des propulseurs.

Par petites touches, Cyril fit lentement reculer l'énorme masse tout en lui impulsant une rotation sur elle-même pour finalement se mettre en position de départ à quelques centaines de mètres de la station. Telle une suspension d'un mobile imaginaire, l'énorme engin effectuait un volte face gracieux dans l'espace. Jamais on eut imaginé ces cent dix huit tonnes réalisant avec autant de facilité une manœuvre qu'un navire en mer aurait mis plusieurs dizaines de milles à réaliser à cause de son inertie. Avec une précision incroyable, les calculateurs de bord positionnaient l'imposant vaisseau en données relatives à son environnement. Elle était telle que l'erreur se situait en dessous du centimètre et que, plus généralement, il n'y avait aucun écart.

Habitué aux manœuvres dans l'espace, la plupart des passagers n'étaient pas réceptifs à cette qualité de l'opération. Tous avaient en effet une préoccupation bien plus grande, car ils redoutaient la phase d'allumage, moment sensible s'il en est, où une telle mission peut être compromise par le moindre problème. Durant l'embrasement des combustibles, additionnés chimiquement à des

composantes comburantes, une explosion restait toujours une éventualité qui faisait partie des risques potentiels.

Cyril lança la phase de stabilisation qui devait positionner Magellan dans un axe si précis qu'il garantissait une trajectoire optimisée vers leur objectif. Un signal sonore discret marqua la fin de cette procédure et l'équipage au complet resserra ses harnais, et protégea son visage en abaissant la visière des casques. Le compte à rebours commença et Cyril adressa un geste d'au revoir à l'attention des occupants de Copernic qui suivaient tout par vidéo interposée. En apparence, il était serein, mais sa salive s'assécha et il eu de la peine à déglutir, tout comme ses camarades.

La violence de la poussée fut telle que Carie perdit connaissance aussitôt que Magellan se fut élancé. Derrière l'immense boule de feu qui masqua un instant Magellan aux yeux des occupants de Copernic, le vaisseau fila tout droit dans le vide sidéral. En un clin d'œil, il ne resta rien à leur hublots que les étoiles sur fond noir dont une qui rapetissait rapidement puis disparut à l'horizon. La masse de plus de cent tonnes s'était comme volatilisée. Mais le vaisseau était toujours intact, simplement il venait d'effectuer un bond prodigieux en à peine quelques secondes. Il traversait à présent un monde où les règles de l'aérodynamique semblaient bien futiles.

L'inertie n'avait plus de sens là où l'attraction terrestre ou de tout autre astre n'existait pas. Même le café qui coulait dans les tasses ne le faisait pas par gravité, mais parce qu'une pompe l'obligeait à couler. Corb avait subtilement introduit le précieux nectar dans le vaisseau la veille du départ. Après tout, s'était-il dit, ce ne sont pas quelques kilogrammes de plus ou de moins qui vont faire chavirer ce navire de deux cent tonnes. En fait, ce café allait avoir sa propre histoire dans l'aventure des martionautes.

Consciencieusement, Carie remplissait le journal de bord et complétait les gestes de son pilote lorsque ceux-ci nécessitaient une action dédoublée. C'est ainsi que, maladroitement ou non, la main de Cyril vint se poser tel un papillon sur celle de la copilote alors qu'elle effectuait un réglage au centre de la console de commande. Le geste

fut vif mais significatif, Carie enlevant brusquement sa main de celle de Cyril. Dans le regard de la jeune femme, le pilote décela des éclairs tels qu'il ne s'avisait même pas à s'excuser. Il déboucla simplement son harnais de sécurité, oubliant au passage l'absence de gravité et fit mine de se lever avec violence. Mais cette nouvelle maladresse l'envoya directement au plafond, ce qui provoqua l'hilarité générale, y compris de la copilote.

Cyril se propulsa d'un geste rageur en traversant le poste de pilotage tel un projectile suspendu dans le vide et gagna la coursière arrière. On ne le revit plus réparaître avant que le café fut prêt. Le calme revint dans l'habitacle et chacun revint à ses tâches. Désormais, Magellan était presque autonome pour se diriger seul vers leur objectif, Mars.

On en profita pour ajuster le système de gravité artificiel qui permit alors de résoudre l'épineux problème de la sustentation dans le vide. Lorsque tous les paramètres furent contrôlés et que l'engin pouvait voguer seul dans l'univers glacial qui l'entourait, tous prirent le temps de la détente en se rassemblant autour de la machine à café. Ce dernier avait un aspect peu engageant, la mousse était artificielle et lui conférait la planéité d'une soupe de couleur vaguement marron foncé où même le sucre avait du mal à s'enfoncer. Pourtant, l'odeur agréable finit par attirer le pilote boudeur qui rejoint finalement l'équipage.

Afin de célébrer ce nouveau succès, tous levèrent leur tasse comme pour trinquer à la suite des événements. Ce fut la première matinée des explorateurs livrés à eux-mêmes. L'unique contact était la liaison radio qui mettait de plus en plus de temps à véhiculer les messages. Au point où, le premier mois passé, une émission mettait plus de deux jours à revenir avec sa réponse. Les échanges se firent rares, concis et minutieusement préparés.

Des semaines durant, Anna répéta des gestes pour les reproduire ensuite sur ce monde inapproprié à l'expansion des plantes. Les expériences menées en laboratoire avaient été couronnées de succès, mais personne ne savait réellement si ces semences auraient

les faveurs de Mars. Les conditions inhospitalières de la planète d'accueil des martionautes pourraient anéantir à jamais les espoirs de survie de l'humanité s'ils échouaient. Aussi, la mission de Anna revêtait un caractère primordial. Elle le savait et ne relâchait jamais son attention, surtout dès qu'une germination ne se passait pas comme prévu.

Dans son espace réservé, elle faisait inlassablement pousser avec amour de petites tiges maigrelettes dont certaines servaient même occasionnellement au ravitaillement de la cuisine de bord. La destination de ses travaux n'était-elle pas de procurer de nouvelles ressources alimentaires à l'homme ? La vie sur Mars était en ligne de mire, mais il fallait pour cela que l'on puisse y faire pousser de la végétation. Mais le principal objectif était de confirmer la présence d'eau que les robots éclaireurs avaient repéré.

Outre les tâches quotidiennes qui consistaient notamment à régénérer l'espace de vie en recyclant tout ce qui pouvait l'être, la vie à bord était articulée autour du sport et de culture générale. Ainsi l'espace cinématographique permettrait-il à nos héros de visionner en ces quelques mois plus de films qu'aucun jury de festival n'en aurait jamais vu en une vie. Et la bibliothèque électronique regorgeait de tout ce qui avait pu y être injecté lors des préparatifs. Il y avait là la plus gigantesque ressource de lecture connue à ce jour.

Mais une équipe constituée de quatre hommes et de quatre femmes ne pouvait se contenter de lecture et de cinéma des mois durant. Les liens se tissaient, parfois compliqués, mais inéluctablement ce huis clos favorisait les rapprochements. Pour certains, cela constituait une forme "d'entretien corporel" comme eu à le dire Boris, pour d'autres, même si l'idée fut d'abord refoulée, il apparut vite qu'elle fut une nécessité psychologique.

Ainsi se déroulèrent quatre mois de trajet durant lesquels on s'interrompit pour deux sorties dans l'espace, histoire de vérifier l'état de la coque, et surtout de se dégourdir les méninges, embrumées par une forme de claustrophobie.

Chapitre 7 - Perturbation

Ce matin là, l'activité dans le vaisseau était plutôt réduite. Ank et Soniah préparaient le repas, tâche qui, en l'absence de produits frais était souvent une énigme bio-médicale dont les descriptif avait fait partie du briefing de l'équipage avant son départ. Corb, Cyril et Boris s'adonnaient à la musculation, tandis que Jemil et Carie disputaient leur nième partie d'échecs, certaines d'entre elles ayant parfois duré plusieurs jours.

La quiétude qui régnait à bord était habituellement de courte durée. En effet, les incidents étaient légion entre les pannes électriques, qu'elles eurent pour cause des défaillances propres au matériels ou des événements extérieurs, les soucis de santé plus ou moins graves des uns et des autres, les moments de déprime qui précédaient parfois des agitations ou des conflits temporaires, ou bien encore les petites catastrophes telle celle du café qui se répandit un jour dans le dédale des circuits électroniques de l'ECT (enregistreur, correcteur de trajectoire). En fait ces événements, rendus nombreux par leur étalement dans le temps, étaient à la fois des motifs de stress et des ruptures qui avaient finalement du bon contre la monotonie.

Mais cette journée semblait commencer sous de bon hospices tant l'atmosphère était calme. A tel point d'ailleurs que les rapports habituellement très tendus entre Cyril et Carie venaient de prendre une tournure peu ordinaire lorsque le premier, une fois ses exercices terminés joua les provocateurs à l'adresse de Carie en lui proposant de venir le froter sous la douche. Eberluée, Jemil n'en crut pas ses oreilles lorsque son adversaire aux échecs abandonna la partie en acceptant la proposition audacieuse de l'invétééré provocateur de service. Croyant d'abord à un stratagème, elle leur emboîta le pas, désireuse de voir comment Carie enverrai le pilote dans ses calanques une fois que celui-ci aurait mordu à l'hameçon. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque l'autre jeune femme referma la porte des douches sur le couple ainsi formé en intimant à Jemil un peu d'intimité.

Jemil s'exécuta en esquissant un sourire pour elle-même et en prononçant ces mots: "échec et mat".

Evidemment, lorsque Carie rejoignit le trio de cuisiniers que Jemil formait alors avec Ank et Soniah, le sujet était dans tous les esprits, mais personne n'eut l'indélicatesse de n'en parler, ne serait-ce que du bout des lèvres. D'ailleurs Carie semblait imperturbable et aucune forme d'émotion ne vint trahir l'épisode de la douche.

Au moment du repas, lorsque tout l'équipage fut réuni, les regards fuyants en disaient long sur la curiosité malsaine qui régnait à la tablée. Aussi, ce fut Anna qui rompit le silence pesant en évoquant un nouveau succès de ses expériences en ces termes:

- "La semaine dernière j'ai testé une nouvelle combinaison de graines, et, ce matin, elles ont germé". Une explosion de rires envahit aussitôt l'habitable et Anna, qui avait involontairement provoqué cette hilarité se mit à rougir de confusion. Carie la regarda avec compassion, comme pour lui témoigner que sa remarque n'avait pas de conséquence. C'était un peu comme si elle lui avait dit: "ce n'est pas grave".

Après le repas, Jemil resta assise. Son statut de femme et mère avait une importance capitale aux yeux de Carie qui en avait fait de longue date sa confidente. Chacun des membres de la mission avait besoin d'un vis à vis durant ces longs mois. Pour certains c'était l'attirance physique qui avait précédé leur rapprochement affectif, pour d'autres, une simple compréhension mutuelle avait permis ce même rapprochement. Entre Carie, cette femme très intelligente et Jemil, femme mûre et psychologiquement très solide, l'entente était parfaite. Aussi, Carie comprit instantanément que lorsque Jemil ne se leva pas de table, elle avait besoin comprendre.

Non pas de savoir, mais de comprendre, et cela, Carie l'avait aussitôt décrypté dans l'attitude prostrée de son amie. Quand tous se furent éloignés, elle prit place en face d'elle et la regarda droit dans les yeux:

- "Tu ne comprends pas, hein ?"

- "Je ne t'ai rien demandé"

- "Je le sais, mais je pense te connaître suffisamment pour entendre tes mots silencieux".

- "Ecoute Carie, j'ai passé l'âge des ragots de gamines, je ne te demande rien et ne te crois pas obligée de quoi que ce soit. A moins que ça ne soit toi qui ait besoin d'en parler"

- "Ne te fâche pas, je n'ai vraiment pas besoin de ça, pas maintenant"

Jemil marqua son étonnement en reculant de la table.

- "J'ai bien compris que tu ne veux pas me questionner" reprit Carie, "Je n'ai pas besoin non plus de me confier, ni de subir une thérapie sous quelque forme que ce soit. J'ai simplement envie que tu saches parce que je te suis attachée comme à une grande soeur".

Jemil se rapprocha de la table.

- "Alors dis ce que tu as à dire et on en parlera plus, OK ?"

- "Je crois que nous devrions remettre cette conversation à plus tard"

- "Non, excuse-moi, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, je suis étonné, c'est tout".

- "Jemil,... il ne s'est rien passé, rien, il n'y reviendra plus, plus jamais, tu entends ? Je savais que je n'aurai de vraie distance avec lui que lorsqu'il aurait eu le sentiment de m'avoir possédé. J'aurai pu lui jouer toute sorte de vacherie, mais je n'ai même pas eu besoin de le faire, il a eu tellement honte qu'il a fini par prendre sa douche tout seul."

- "..."

- "Je t'assure que c'est vrai. Il était comme un enfant qui a désiré intensément un jouet mais qui, une fois qu'il l'a entre les mains ne le convoite plus, le désir s'en est allé. Je lui ait simplement dit que ça lui serve de leçon et qu'avec le temps, tout le monde peut changer".

- "Ne crois pas que je sois ravie de cette confiance, Carie. Franchement j'aurai préféré que tu ne dises rien de tout ça. Tu sais, je ne suis pas comme les autres, je n'ai pas ce besoin frénétique de savoir tout ce qui se passe sur Magellan. Quant-à Cyril, il aura bien d'autres raisons de changer comme tu dis."

Carie se leva sans un mot, ouvrit un des nombreux placards suspendus et en sortit l'échiquier rangé par Jemil quelques heures plus tôt. En signe d'apaisement, elle le posa délicatement sur la table entre sa place assise et celle de Jemil.

Un regard suffit à se comprendre et Jemil répondit à l'invitation à enterrer la hache de guerre en déplaçant sa première pièce. Carie la regarda et dit calmement:

- "tu as les noirs"
- "je sais, ... tout le monde peut changer" et elles pouffèrent de rire.

A l'écart, Soniah avait attiré Cyril qui n'avait dit mot de tout le repas.

- "silence inhabituel chez toi"
- "on peut changer de sujet ?". La question dans un ton agacé en dit long sur l'état d'esprit du pilote. D'habitude très loquace sur ses conquêtes féminines qu'il considérait comme des exploits personnels, le hardi conquérant semblait tout droit revenu d'une défaite. Et l'habile Soniah qui l'avait bien compris aurait bien voulu en tirer le meilleur parti.

- "dis-moi, tu l'as ?"
- "Qu'est-ce que tu crois donc, hein ?" répliqua toujours aussi violemment Ferbuth.

- "Touché !" Soniah, intuition féminine en exergue venait de comprendre que l'inébranlable copulatif en avait été pour ses frais. Elle enfonça le clou:

- "Carie n'est pas pour toi, tu n'as pas encore capté ça dans ta petite tête, à moins que ça ne se passe ailleurs que la haut ?" affirma t'elle en désignant d'abord le front de l'autre puis en descendant malicieusement son doigt jusqu'en dessous de la ceinture.

Subrepticement, la jeune et jolie blonde ramenait à elle son interlocuteur tel un pêcheur qui ramène sa prise en jouant doucement de la ligne, du moulinet et de la canne à pêche. Il faut reconnaître que son charme n'avait d'égal que son apparente gentillesse qui cachait en

réalité une stratégie de femme rusée. Cyril allait tomber dans le panneau, elle le savait, il suffirait de ferrer le poisson quand il serait prêt.

Mais soudain, le temps sembla s'arrêter. Un gong retentissant venait d'ébranler le vaisseau et résonnait comme le bourdon d'un immense clocher. Toutes les pièces de l'échiquier s'effondrèrent, interrompant ainsi la partie de Jemil et Carie de façon inopinée. Soniah qui se retrouva assise sur son derrière dans une posture ridicule, cru un instant aux foudres d'un dieu courroucé par ses agissements. Quant-aux autres membres de l'équipage, eux aussi surpris par ce qui semblait bien être un choc, ils quittèrent un à un leur activité et tout le monde se précipita dans le poste de pilotage.

Sur les écrans, au travers d'une forme qu'on n'arrivait pas encore à discerner, les rayons solaires filtraient tels des figures géométriques. En contre-jour, quelque chose bouchait l'horizon habituellement occupé par la lueur persistante du soleil. L'instant d'après, toutes les lumières s'éteignirent. Seuls les écrans faisant office de hublots artificiels et les indicateurs des panneaux de commande émettaient encore leur pâle lueur.

Sans concertation préalable, chacun se mit à son poste. Seuls Corb et Boris filèrent revêtir des tenues spatiales dans le but d'aller voir ce qui se passait dehors. Sur les écrans, la forme se faisait plus précise alors que le phénomène de contre-jour s'amenuisait. Cyril orienta les projecteurs situés sur le dessus de Magellan et les pointa sur l'objet. Privés d'énergie, ceux-ci refusèrent de l'allumer. A présent, il n'y avait plus que l'éclairage de secours qui permettait de se repérer.

Carie exploita le peu de ressources à leur disposition pour effectuer une analyse énergétique de Magellan. Le bilan était catastrophique: toute l'énergie habituellement fournie par le soleil présent jour et nuit était réduite à néant. C'était comme s'il n'y avait plus de soleil du tout.

Prêts à sortir, les deux cosmonautes attendaient l'ordre de Ank pour effectuer une reconnaissance à l'extérieur du vaisseau. Et cet ordre leur fut donné. Malheureusement, il fallut se servir du dispositif pneumatique pour remplacer la motorisation électrique des panneaux du sas.

Carie surveillait attentivement le niveau des énergies disponibles sur l'ensemble de l'engin et tout diminuait à grande vitesse. Par chance, l'air contenu dans la carlingue était suffisant pour plusieurs heures sans régénération, mais il fallait faire vite.

Ank resta en contact radio avec Corb et Boris qui sortaient à présent du sas. Il y eut un moment de panique alors que le contact radio fut perdu pendant plusieurs minutes. Les radios commutaient automatiquement sur les panneaux solaires dès que le cordon, qui les reliaient au sas était débranché. De cette manière, chaque seconde gagnée sur les batteries permettait d'augmenter le potentiel énergétique de l'ensemble de la mission. Malheureusement pour eux, les deux explorateurs à l'extérieur étaient privés eux aussi des rayons solaires qui étaient censés alimenter leurs radios.

Après ces quelques instants de silence, quand Corb fut le premier à rétablir l'alimentation sur batterie, il y eut un soulagement très perceptible parmi les autres. Corb décrit alors ce qu'il voyait:

- "il y a un objet qui est entré en collision avec Magellan. C'est curieux, ça ressemble à un satellite artificiel. Il y a des panneaux, probablement solaires, déployés en corolle autour d'une sorte de cylindre central. Certains d'entre eux sont détruits, peut-être par le choc. On va s'approcher et voir si on peut le dégager."

Un moment plus tard, Corb confirma qu'il s'agissait bien d'un satellite de fabrication humaine, très probablement les restes de l'un de ceux qui avaient envoyé les robots vers Mars. Ses dimensions ne permettaient pas une analyse complète de la carcasse pour y trouver une identification, mais manifestement, il était de conception ancienne, vingt à trente ans peut-être.

Boris, aidé de Corb souleva l'arrière du la gigantesque corolle qui obstruait leur champ de vision en direction du soleil. En l'absence de gravité, l'engin de plusieurs mètres ne pesait pas plus qu'une clé à molette. La seule difficulté fut d'épargner Magellan déjà partiellement endommagé par cette rencontre imprévue. Même si sa structure avait été étudiée pour résister à une pluie de petites météorites, l'engin de plusieurs centaines de kilos avait causé des dommages sérieux.

Alors qu'ils arrivèrent à contourner la parabole formée par les panneaux solaires du satellite, ils firent une stupéfiante découverte: le soleil n'était plus là ! L'horizon était aussi noir que le reste de la voûte céleste. Habituellement visible dans l'axe de la proue de Magellan, l'astre du jour n'était plus nulle part. Corb se retourna et envoya un coup de coude à Boris. En regardant vers l'arrière, les étoiles semblaient baigner dans une lumière plus intense que sur les côtés. De là où ils regardaient, ils ne voyaient qu'une sorte de halo lumineux qui enrobait la périphérie de leur secteur. Mais ils n'arrivaient pas à comprendre ce qu'ils voyaient.

- "Ank ?"

- "Oui Corb, qu'y a t'il ?"

- "On ne sait pas très bien, mais tournez les panneaux vers l'arrière de Magellan, on devrait récupérer un peu de lumière".

Après quelques secondes, réalisant que l'énergie manquait pour les commander électriquement:

- "On ne peut pas Corb, il va falloir le faire manuellement".

- "Compris"

Et aussitôt, Boris et lui s'affairèrent à faire pivoter les panneaux situés à l'arrière en direction des centaines d'étoiles qui éclairaient Magellan. Il leur fallut de longues minutes pour venir à bout des mécanismes logés dans la structure de l'appareil. Mais une fois qu'un panneau eut été retourné, il y eut suffisamment d'énergie pour en faire pivoter un second puis, un à un, les six panneaux arrières qui apportèrent bientôt de la lumière à l'intérieur du vaisseau.

La joie de cette victoire fit rapidement place à l'inquiétude lorsque les ordinateurs se remirent à fonctionner.

- "Corb, Boris, rentrez, immédiatement !"

L'ordre émanait de Carie qui venait de détecter à moins de cinq minutes de leur trajectoire un astre éteint aussi volumineux que la lune et qui croisait leur route.

Tout s'expliquait alors dans son esprit, mais son cri réflexe, pas encore explicité avait stupéfait l'ensemble de l'équipage. Afin de rester concentrée, elle leva la main en signe de silence à l'adresse de tous ceux qui auraient l'idée de la perturber par des questions. Cyril décodait en même temps qu'elle les informations qui arrivaient à toute vitesse sur les enregistreurs.

Jemil s'activait à réduire au silence les alarmes qui jaillissaient de toute part. Soniah quant-à elle ramassa minutieusement les pièces du jeu d'échec qui avaient roulé jusque dans le poste de conduite.

Alors que Ank et Anna aidaient encore Corb et Boris à se défaire de leurs tenues, Carie, blême, se leva de son siège, se retourna et annonça solennellement mais calmement:

- "on va entrer en collision"

Cyril, qui, pour l'instant était seul à savoir de quoi elle parlait lança en hurlant:

- "en arrière, en arrière, tout ce qu'on peut donner !"

Abandonnant toutes les tâches en cours, chacun se rua à son poste et accomplit des actes maintes fois répétés en simulation dans le but unique de propulser Magellan en sens inverse.

Chapitre 8 - En perdition

Il fallait neutraliser l'inertie des deux cent tonnes de leur vaisseau, reculer, tout en préservant suffisamment de combustible pour accomplir leur mission.

Carie qui décryptait les nombreuses informations retranscrites par les écrans d'aide au pilotage de Magellan fit remarquer que l'énergie consommée ne suffisait pas à freiner suffisamment leur course pour éviter le crash. Au moment où elle l'annonçait, le vaisseau se mit à trembler de façon de plus en plus intense.

La copilote annonça: "vortex !". L'astre ou la météorite géante qui barrait leur route déplaçait dans l'espace un flux de matière qui, telle une onde de choc se reportait maintenant sur sa périphérie. Le premier hémisphère passé, la traînée qui suivait la seconde moitié du bolide pouvait pulvériser Magellan aussi sûrement qu'un fétu de paille pris dans la tourmente d'un ouragan. Encore fallait t'il que le vaisseau n'ait pas été désintégré par le choc désormais confirmé comme inévitable par les calculateurs de bord. La catastrophe annoncée semblait inéluctable.

Pour l'équipage, il n'était plus question de mission, celle-ci venait de prendre fin avec cet événement inopiné. Il fallait tout faire pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Dans un réflexe, Corb envoya un message de détresse à destination du vide sidéral qui les séparait de toute vie terrestre. Avec le temps de propagation, peut-être cette bouteille à la mer serait-elle recueillie ?

Sans le "souffle" de l'onde engendrée par le déplacement de la masse astrale devant eux, Magellan devait arrêter son voyage contre sa surface dans moins de deux minutes. Mais l'effet de vortex repoussa celui-ci comme une plume balayée par un coup de vent. Perdant tous leurs repères, les martionautes, que même les calculateurs, affolés, ne parvenaient plus à renseigner, se retrouvèrent projetés et ballottés dans l'espace dans une direction inconnue.

Il s'écoula ainsi près de deux heures durant lesquelles ils dérivèrent sans aucun contrôle sur leur trajectoire. De toutes façons, à bord, tous avaient déjà perdu connaissance et ce, depuis qu'ils avaient été ainsi éjectés de la trajectoire de l'énorme masse errante.

Soniah fut la première à émerger de sa longue inconscience. La lumière l'aveugla et elle dut placer la main devant son visage pour visualiser les formes qui l'entouraient. Elle était assise contre une paroi concave et tentait de d'identifier l'endroit où elle se trouvait. Ses idées encore confuses se brouillaient autant que sa vue et elle commença à paniquer car elle ne reconnaissait pas l'intérieur protecteur de Magellan.

Face à elle, Boris qui venait lui aussi de se réveiller, affichait la même incompréhension. Ils furent bientôt rejoints par leurs camarades. Certains bravèrent leur fragile équilibre pour se dresser sur leurs jambes. Dans un silence de cathédrale, tous se dévisageaient et observaient cet espace inconnu, sphérique où ils étaient réunis.

L'endroit était dépouillé de toute aspérité, ouverture ou relief qui aurait pu les orienter. Mais curieusement, comme le fit remarquer avec justesse Anna en crevant la première le silence, ils se tenaient tous sur un même plan, un peu comme si une pesanteur régnait dans cet espace sphérique. La couleur vaguement blanche des limites qu'on aurait pu qualifier de murs était uniforme au point où ils s'interrogeaient sur la façon dont ils s'étaient retrouvés là.

D'ailleurs, rien n'était réellement cohérent: ni l'endroit ni le contexte, ni aucune autre chose à laquelle se raccrocher. Ils se remémorèrent mutuellement ce qui s'était passé deux heures plus tôt, mais le temps avait-il encore une importance ?

Soudain, la sphère s'effaça, comme gommée de leur champ de vision, et ils se retrouvèrent comme suspendus dans le vide de l'espace. Ils pouvaient distinguer les étoiles, le soleil au loin, et même, Mars, leur destination.

Même en l'absence de combinaison spatiale et de système respiratoire, ils flottaient dans le vide et pouvaient se parler normalement. La peur était telle qu'ils se sentirent impuissant face à cette improbable situation.

Corb tendit une main devant lui, et tout autour de lui l'espace oscilla comme de l'eau dans laquelle on aurait jeté un cailloux. Par mimétisme, les autres reproduirent son geste avec les mêmes effets. Cyril avança un pied, puis l'autre, se rapprochant ainsi de Boris, comme s'il avait marché sur un sol normal.

Tout semblait irréel et ils en étaient désespérés. Le rationnel n'avait plus cours et leurs cursus scientifiques ne pouvaient leur servir. Ils s'abandonnèrent totalement à cette nouvelle situation, terrorisés, se rapprochant et se donnant la main pour se rassurer les uns, les autres.

Quel mystère entourait donc cet état intemporel, insoumis aux règles de la physique, et à ce point impossible ? Plus que la faim qui aurait dû les préoccuper à ce moment du voyage, ils avaient faim de savoir ce qui leur arrivait.

Comme dans une chorégraphie bien orchestrée, leurs gestes répondaient à des automatismes destinés à analyser leur situation: observation de l'environnement, palpation des frontières de la sphère, de leur corps. Carie fut la première à tenter une excursion hors de la sphère. Les limites de celle-ci étaient semblables à un liquide, mais n'offraient aucune résistance: elle put en franchir le "mur" sans effort, mais resta prudente en tâtant du pied ce qui devait être le sol de l'autre côté. Comme elle n'avait aucun appui auquel se retenir, elle bascula soudain dans le vide et avant qu'aucun de ses camarades n'eut le temps de réagir, elle disparut à leurs yeux, aussitôt suivie de Corb qui s'élança sans réfléchir à sa suite comme on se jette à l'eau pour tenter de sauver quelqu'un de la noyade.

Les autres infortunés membres de l'expédition se regardèrent hagards et incrédules sans oser tenter la moindre action qui pouvait compromettre leur survie. Carie et Corb étaient ils encore vivants ?

Où donc leurs corps étaient-ils passés ? A peine le seuil de leur prison virtuelle franchi, les deux aventuriers avaient aussitôt disparu du regard de leurs compagnons. L'instant était extrêmement pénible et le doute qui les gagnait rendait la situation très stressante.

Soniah revit les instant qui précédèrent la collision et, avec regrets se revoyait à ramasser le jeu d'échec juste avant le drame. Elle fondit en larmes, sûre qu'elle vivait là ses derniers instants.

Boris tâta de ses deux mains sa combinaison comme pour chercher dans ses nombreuses poches un objet qu'il ne tarda pas à localiser, puis à extraire. La flacon argenté qu'il en sortit révéla aux yeux de tous son penchant pour le breuvage qui lui servait de remède contre le stress. Mais personne ne lui fit le reproche de s'adonner à son addiction alors que la préoccupation générale était de trouver un moyen de s'en sortir, et, pour l'instant de comprendre.

Ank se tourna vers Jemil et lui adressa un regard effaré: la navigatrice venait malencontreusement de basculer de l'autre côté des limites invisibles de leur périmètre de perception, son buste, sa tête, puis ses membres semblèrent progressivement aspirés vers l'extérieur. Le phénomène paraissait à la fois irrésistible et indolore. En effet, aucun des trois qui avaient franchi le seuil de ce lieu n'avait exprimé la moindre souffrance. Résolu à quitter cet état d'attente dans l'angoisse, Ank n'hésita pas plus longtemps, la tentation était trop forte de savoir ce qu'il y avait de l'autre côté. Prudemment, il s'avança à son tour vers le vide, puis disparu.

Cyril, dépité s'assit, imité aussitôt par Soniah, puis, formant un cercle, les deux autres s'assirent également. Anna posa des questions, des dizaines de questions jusqu'à ce qu'elle ait expurgé toute la charge émotionnelle qui se lisait dans son visage. Elle d'habitude si gracieuse, avait les traits de la peur. Boris, qui avait vidé le contenu de sa fiole, l'entoura d'un bras protecteur, mais le geste de recul d'Anna fut si vif qu'il tomba et traversa le "sol" sur lequel ils étaient assis aussi sûrement que leurs quatre compagnons l'avaient fait au travers des murs.

Soniah se leva d'un bond, réflexe de panique: "il n'y a rien pour s'appuyer, tout est perméable, même le sol". A ces mots Cyril posa la main à côté de son pied, elle pénétra instantanément au travers de la surface virtuelle; Il la retira rapidement, mais le sol sembla s'accrocher à sa main comme un chewin gum et, après quelques secondes de lutte il finit par "tomber", lui aussi dans le gouffre sans fond, l'abîme invisible.

- "il faut en finir" dit Boris, cherchant l'approbation des deux filles. Se concertant du regard, ils s'empoignèrent tous et, d'un seul geste, se jetèrent à leur tour au travers des limites de leur sphère. Leur sort en était jeté, et, une fois de l'autre côté, ils sauraient si leur geste les avait tué ou au contraire sauvé.

Au moment du grand saut, leurs mains se séparèrent involontairement, et, l'instant d'un soupir, ils se dispersèrent, perdant de vue leurs amis, l'espace et tous ses astres et étoiles, la lumière fit place au néant, comme au franchissement des limites de la vie.

Tour à tour, ils étaient passé d'un monde réel, à l'imaginaire puis au néant.

Chapitre 9 - Le réveil de Carie

Carie était allongée sur le dos, ses yeux embrumés s'ouvraient peu à peu à son environnement. Des formes pour l'instant indistinctes se dessinaient autour d'elle. Ses mains se crispèrent sur la couche où elle était étendue. Elle reconnut le contact d'un tissu et l'image d'un lit se forma dans sa tête. Tournant ses yeux vers la lumière qui semblait davantage provenir de sa gauche, elle discerna les contours imprécis d'une fenêtre ou d'une porte.

Elle sursauta, car un bruit venait d'attirer son attention sur la droite, là où la lumière était moins intense. Une ombre se mouvait dans ce qui pouvait être l'encadrement d'une porte. Un son confus se fit entendre, un peu comme si on lui parlait, mais sous l'eau. La voix était très grave, comme une voix ralentie sur un magnétophone dont on aurait freiné la bande. Carie porta la main à son oreille et fit le geste de la déboucher, mais son oreille était dégagée. L'ombre se rapprocha et la voix se fit plus distincte: "Co.. i, co...i, ...ou..en... é".

- "Elle ne comprend pas ce que je lui dis, elle émerge à peine, donnez-lui encore vingt milligrammes".

L'homme en blouse bleue qui venait de prononcer ces mots à l'attention d'une jeune infirmière, se pencha sur le lit et dit:

- "Ne vous en faites pas, on prend soin de vous, vous allez vous en sortir, prenez votre temps". Ce que Carie traduisit par: "..e .. ou ... ète pas, ... ou en .. tir..é... o... en". Les mots avaient du mal à lui parvenir, néanmoins, elle sut interpréter une partie du message, et, son sourire en direction de son interlocuteur en témoigna.

Puis elle sombra à nouveau dans un état de léthargie. Dans son subconscient Carie mêlait des images de sa vie, de ce périple vers Mars, de la chambre où elle pensait se trouver et de la mystérieuse sphère qui fut le dernier endroit qu'elle quitta. Elle s'efforçait de revenir à un état conscient mais dès que son esprit s'accrochait à la tangible leur, là juste de l'autre côté de sa mémoire, elle rechutait aussitôt dans la torpeur.

Ce pénible travail d'émergence lui prit plusieurs heures. Durant ce temps qu'elle ne put quantifier, elle se battit contre un cauchemar dont les seules limites étaient la raison. Non ! elle n'était pas folle, mais son esprit divaguait dans un dédale de souvenirs confus dont certains étaient irrationnels.

Quand enfin elle refit surface, ses yeux perçurent à nouveau le cadre reposant d'une pièce où elle se réveilla dans un lit. Cette fois, les formes se firent plus distinctes, mais il n'y avait aucune présence, seulement quelques appareils qui, discrètement, surveillaient l'état général de la jeune femme. La porte aperçue quelques heures plus tôt était close, et, à l'opposé, une fenêtre au large ventail donnait sur un ciel d'été.

De sa position allongée, elle distingua pourtant le sommet d'un arbre dont le feuillage remuait au vent. Elle sentit un souffle léger lui parvenir par la fenêtre entrouverte. Cette bouffée d'air frais lui fit extirper un mouvement d'étirement qui la fit frissonner. Carie ramena un à un ses deux coudes vers son torse pour se relever en s'appuyant sur ses avant bras. Son corps était parsemé de pastilles dont les capteurs étaient reliés à un appareil qu'elle identifia comme étant un scope médical. A présent que sa vue était revenue à la normale, elle déchiffra rapidement les indications de l'appareil qui lui confirma qu'elle allait bien.

Encore engourdie, elle tenta de s'asseoir, juste au moment où on entra dans la chambre. Elle reconnut la voix de cet homme qui lui faisait face et dont les mots étaient cette fois plus distincts qu'à sa dernière visite dans sa chambre :

- "Eh bien, on peut dire que vous avez bien dormi. Voyons cela", ajouta-t'il en jetant un oeil en direction du scope. "Très bien Carie, dans quelques heures je pense, vous serez en mesure de vous lever. Je me présente: docteur François Genier".

- "je suppose qu'il va me falloir patienter pour avoir des explications ?" questionna la navigatrice sans conviction.

- "Il me semble en effet qu'il ne m'appartient pas de vous en donner dans l'immédiat, je n'ai pas cette délégation".

- "Permettez-moi quand même de vous poser quelques questions: suis-je sur terre ? dans un hôpital ? où sont mes compagnons de voyage ? comment vont-ils ? j'arrête là où je vous demande tout ce qui me passe par la tête ?"

- "Rassurez-vous mademoiselle Paterson, vos camarades sont en vie et ils sont ici même dans cet hôpital sur terre". L'homme qui venait de prendre la parole en se substituant au docteur Genier n'était autre que Marc Golvick. Le directeur des vols de l'institut Cordel Lee du Marineland siège de l'UNAFOSCO venait de pénétrer dans la pièce à l'instant même où Carie interrogea le docteur.

A sa suite, Soniah franchit le seuil de la porte. Sans dire un mot, elle sourit à Carie qui répondit par: "ça me fait plaisir de te revoir".

- "me revoir ?" répondit Soniah "mais,... nous ne nous sommes jamais rencontrés". Et la jeune chirurgienne interrogea Marc du regard, les yeux froncés, aussitôt imitée par Carie. Mais celui-ci se contenta de refouler les questions par un "plus tard, on verra ça plus tard".

La frustration de Carie Paterson était grande. Outre le fait qu'elle séjournait dans un hôpital, qu'elle était incapable pour l'instant de se rappeler de choses structurées, ses premiers contacts restaient énigmatiques.

Marc tourna les talons et l'homme parut tout à coup d'une froideur insupportable aux deux femmes. Le docteur quant-à lui se racla la gorge, signifiant une désapprobation contenue, mais qui n'échappa pas aux autres.

Une infirmière arrivée entre-temps se fraya un passage pour venir au chevet de Carie. Elle posa un verre sur la table voisine, invitant la jeune femme à boire autant qu'elle le souhaitait, sachant

toutefois qu'une escapade aux toilettes lui était pour le moment interdite sans accompagnement. Carie acquiesça et se saisit du verre dont elle ne bu qu'une petite gorgée.

Soniah s'avança, mais François le lui déconseilla d'un geste de barrage: "il faut la laisser se reposer maintenant". En réalité, il avait trouvé ce subterfuge pour empêcher les deux femmes de se parler. Subtilement il venait de s'interposer et répondit sans doute à des consignes concernant le secret qui les intriguait. Sagement, elle obéit au docteur, jeta un dernier regard vers Carie, puis s'éclipça.

En femme intelligente, Carie fit mine de renoncer elle aussi à poursuivre son interrogatoire et convaincu ainsi Genier de prendre congé de sa patiente. La porte se referma derrière lui, et avec elle des questions sans réponses.

Carie resta un moment appuyée sur ses deux coudes puis s'étendit de tout son long, cherchant dans la peinture uniforme du plafond une quelconque inspiration. Son imaginaire faisait le reste.

Au bout de quelques minutes, fatiguée, elle se tourna sur son flan droit, la table dans son champ de vision, et, à l'arrière plan, le scope qui battait la mesure de son rythme cardiaque. Soudain, le tracé s'agita, Carie venait pratiquement de bondir de son lit en apercevant un petit détail qui lui avait d'abord échappé: sur le scope, en bas de la façade, il y avait une étiquette estampillée: "programme Magellan".

A présent, la jeune femme était debout et, guidée par une sorte d'intuition, elle effectuait une perquisition, fouillait de fond en comble tout ce qui était à sa portée. La longueur de fils ne lui permettait pas d'atteindre toute la pièce, mais au moins pouvait-elle explorer tiroirs et placards. Comme l'un d'entre eux était fermé à clef, Carie cherchait maintenant un objet pour ouvrir la serrure. Elle fouilla d'abord les tiroirs, en quête d'un objet métallique qui pouvait faire office de crochet. Comme elle n'en trouva aucun, elle avisa le tableau au mur, juste au-dessus de son lit, le décrocha et trouva ce qu'elle cherchait: le tableau était suspendu par un système de crochet

métallique. Elle le démontra et en fit un instrument sommaire destiné à crocheter la serrure et en vint à bout en moins d'une minute. Fébrilement, elle ouvrit la porte et reconnut instantanément sa combinaison de vol pendue aux cintres, quelques feuilles griffonnées et un bloc notes soigneusement rangé. Elle tâtonna le dessus d'une étagère qui lui était invisible se sa hauteur et y trouva un classeur.

Rapidement elle réunit les documents qu'elle commença à compulsuer. Dans le classeur, il y avait des instructions concernant des tests en vue du programme Magellan. Tout en lisant le texte très technique, elle crut y reconnaître quelques passages jusqu'à découvrir une annotation manuscrite. Carie fronça les sourcils, se saisit du stylo qui pendait au flanc du scope et reproduit la note sur l'une des feuilles volantes ramassées dans le placard. Comparant les deux écritures, elle n'eut aucune peine à comprendre que c'était elle-même qui avait annoté ce passage. Mais pourquoi avait-elle oublié ces notes ? sa mémoire défaillait donc à ce point ?

Abandonnant la lecture du classeur, elle se saisit du bloc notes. Elle fit glisser les pages dans ses doigts pour en survoler le contenu. Il énumérait des phases chronologiques de l'état de santé d'une patiente de l'hôpital: Carie Paterson ! Chaque événement était précédé d'une date et la première indiquait le 5 mai soit trois semaines auparavant. Mais il y avait un autre nom: Claire Cosyanski. Intriguée, Carie se plongea plus avant dans sa lecture. Elle ne remarqua pas la courbe du scope qui s'affolait. Son état d'excitation était tel que son rythme cardiaque s'emballait.

Ce qu'elle était en train de lire l'effraya:

Les notes décrivaient des expériences faites d'un savant mélange d'injections et de messages subliminaux dont le classeur était une illustration. S'aidant des explications qu'elle ne comprenait qu'à demi, elle fit le parallèle avec le classeur où figuraient en bonne place des illustrations de Mars, de l'espace et, bien sûr de Magellan.

Plus loin, on pouvait lire à la date du jour:

11h15: le sujet sort de son état léthargique et évoque une sphère. Le scénario sort de son cadre, comme si la dernière injection avait provoqué une rupture dans l'assimilation des informations. Les réponses du sujet aux questions posées ne sont pas cohérentes avec le message transmis.

11h45: La "sphère" décrite par le sujet a des points communs avec le récit du sujet antérieur. Il pourrait s'agir d'une phase hallucinatoire post-injection. La dose doit être inappropriée. Nous décidons d'attendre que les effets se dissipent avant de poursuivre le programme.

Au début du bloc, il y avait une série de repères qu'elle ne comprit pas, mais la suite lui révéla bientôt qu'elle avait succédé à cette Claire Cosyanski dans le programme qu'elle était en train de décrypter. Mais pourquoi donc Carie lui avait-elle succédé et dans quel cadre, pour quelle mission ? La suite des notes évoquait une suite de tests dont l'objectif n'était pas très clair, mais qui inquiéta suffisamment la jeune femme pour affoler le scope qui se mit à biper.

Elle s'effraya et rangea aussitôt ses trouvailles dans le placard et le referma, juste à temps avant que l'infirmière ne pénétra dans la chambre.

Carie s'était assise précipitamment sur le bord du lit et anticipa sur l'infirmière:

- "j'ai fait un cauchemar, je crois, mais tout va bien".

Vérifiant le scope, l'autre confirma:

- "c'est bon, reposez-vous maintenant, vous voulez un somnifère ?"

- "non, je vous remercie, ça va aller".

Sans demander son reste, l'infirmière sortit et ses pas s'éloignèrent de l'autre côté de la porte. Le bruit évoquait un couloir qui résonnait. Carie soupira, le placard mal refermé s'était entrouvert mais elle était seule à l'avoir remarqué.

Poussée par la curiosité, Carie se leva, éteignit le signal de surveillance de l'appareil, puis débrancha minutieusement et un à un les capteurs qui la reliait à lui.

Elle s'aventura hors de la chambre et s'étonna du décor qui ne ressemblait pas à un hôpital. Explorant les coursives en prenant soin de ne pas faire de bruit, elle lisait systématiquement l'étiquetage des portes. Certains étaient facilement compréhensibles, d'autres, sous forme de codes ou d'une simple numérotation restaient énigmatiques. Elle se retrouva bientôt au seuil d'une pièce où il était indiqué "Management Office". Elle colla son oreille à la porte et entendit distinctement une conversation téléphonique, sans pour autant en percevoir les détails. Mais la voix cessa de parler et Carie eut juste le temps de se réfugier dans un recoin sombre lorsque Marc Golvick sortit du bureau.

La jeune femme était au bord de l'apoplexie tant son coeur battait la chamade. Consciente qu'elle enfreignait des règles élémentaires en se comportant comme une voleuse, elle était envahie par un sentiment de culpabilité et de peur mêlés. Sans vraiment réfléchir, uniquement guidée par l'instinct, elle s'engouffra dans le bureau d'où venait de sortir Golvick. Tel un radar, elle balaya la pièce avec la rapidité d'un scanner. Sur sa gauche, il y avait une sorte de rangement fermé par des portes coulissantes. Elle fit glisser la première d'entre elles, scruta rapidement son contenu, puis passa à la suivante, puis une autre, jusqu'à découvrir ce qu'elle semblait chercher: un classeur à tiroirs, avec un étiquetage alphabétique.

Elle se précipita sur la lettre M comme Magellan. Ses doigts filaient sur la pile de dossiers sans rencontrer le nom recherché. Mais son doigt pointa sur Mars. Elle sortit le dossier mais se ravisa, jugeant qu'il était trop volumineux pour en prendre connaissance sans savoir de quel temps elle disposait avant le retour éventuel de l'occupant du bureau.

Elle sauta au tiroir P, y trouva sans difficulté un dossier intitulé "Projet Magellan", puis juste à ses côtés "Patterson Carie". Là encore elle estima ses chances et préféra les abandonner au profit du

tiroir C où elle trouva tout aussi facilement le nom de Cosyanski. Le dossier, d'épaisseur moyenne était assez facile à dérober. Pour semer la confusion, elle s'empara d'une partie d'un dossier voisin et échangea les contenus. Pour celui qui chercherait le dossier original, la piste d'un vol aurait plutôt la couleur d'une erreur de classement.

Son larcin sous le bras, elle sortit précipitamment du bureau, et courut jusqu'à sa chambre avec la même discrétion qu'en venant. Un instant, elle s'égara dans les couloirs et aperçut un plan d'évacuation dont elle se servit comme repère. Outre son chemin retrouvé, elle repéra un intitulé qui l'intrigua: "PC Magellan". Craignant de se faire surprendre, elle préféra retourner à sa chambre. Il lui fallut bien dix minutes pour récupérer et se calmer, puis rebrancher ses capteurs aussi minutieusement qu'elle les avait enlevés. Elle attendit ensuite la tombée de la nuit pour se mettre à lire le contenu du dossier.

Au début, frustrée, elle n'y trouva que des notes sans intérêt, mais il y avait aussi un bloc similaire à celui de son placard qu'elle s'empressa d'ouvrir. Elle avait vu juste: ce bloc de feuilles était la réplique de l'autre mais avec l'identité de Claire Cosyanski. Elle y reconnut aussi des codes qu'elle compara avec ceux de l'autre document. Il s'agissait de repères de classement, et, sans en décoder le système de numérotation et de lettrage, on pouvait comprendre sans difficulté le lien qui les unissait: la chambre, les dates, ainsi qu'un certain nombre d'autres signes évoquant des tests.

Carie se mit à lire les premières notes:

Claire Cosyanski était entrée dans ces lieux le 5 mai, ceci corroborait la chronologie de l'autre document. Claire y avait subi une série de tests physiologiques. Ils tendaient apparemment à démontrer ses capacités physiques et psychologiques dans un programme de stimulation. Les premiers tests semblaient tout à fait conformes à ce qu'on pouvait attendre d'une sélection de candidats à un voyage spatial. Mais par la suite, les tests s'écartaient de leur objectif premier et l'état mental de la jeune femme ici qualifiée de sujet semblait avoir été malmené.

S'en suivaient des lignes retraçant un parcours d'environ deux semaines durant lesquelles apparaissaient les noms de l'équipage de Copernic et du personnel de la base d'envol de la mission. Le tout entrecoupé de remarque de nature médicale. Tout cela ressemblait à un endoctrinement subliminal sous contrôle de scientifiques ou prétendus comme tels. Il ne faisait pas le moindre doute que leurs méthodes peu scrupuleuses et menés à grand renfort de stimulants chimiques n'avaient rien d'un programme de présélection à un vol spatial habité.

Carie s'interrompant, leva les yeux vers le scope sans même voir les courbes qui réagissaient à ses palpitations et chuchota pour elle-même:

- "une expérience !"

La sueur perlait à son front et son coeur frappait comme jamais dans sa poitrine. Elle reprit le cours de sa lecture avec fébrilité, s'aidant de l'éclairage diffus qui émanait des ouvertures et du scope.

A la date du 13 mai, on pouvait lire ceci:

17h05: A la suite d'une injection d'une demi-dose supplémentaire en vue de la poursuite de la phase cinq, le sujet est pris de convulsions et son rythme cardiaque s'accélère brutalement. Craignant une embolie, l'équipe cardio effectue immédiatement le transfert au bloc opératoire. Par trois fois, le coeur s'est arrêté et, sous l'effet de choc du stimulateur, a réussi à repartir deux fois en fibrillation ventriculaire.

Sujet est décédé à 17h43 en phase d'assimilation de l'antidote.

Portant sa main à sa bouche, Carie lâcha un cri: "non !" et elle s'effondra en larmes sur le lit.

Chapitre 10 - Epilogue

La salle ressemblait à tous ces sinistres tribunaux où les plus grandes affaires d'Etat avait été plaidées. Sur les murs, d'immenses tableaux représentaient d'illustres personnages ayant marqué l'histoire des Etats Unis. Les boiseries magnifiquement rehaussées d'enluminures mettaient en valeur ces lieux pourtant vétustes et usés par leur âge.

- "la cour !" annonça le planton, et l'assistance se leva. A la tête du cortège de magistrats, un homme en habits noirs s'avança froid, sans un regard vers la salle et s'assit dans le fauteuil central. Il se saisit du traditionnel marteau et attendit que le reste des magistrats de la cour prenne place pour asséner le coup qui fit redémarrer la séance levée quelques heures plus tôt.

- "Au vu des témoignages qui nous ont été fournis, des preuves accablantes, des aveux des prévenus, des pièces à convictions et de la décision du jury, et attendu les articles de loi cités dans l'acte de procuration, conformes au lois de notre nation, je confirme les termes de la condamnation requise par le procureur..."

S'en suivit une énumération de dispositions pénales et administratives à l'encontre de l'institut Cordel Lee, de ses dirigeants, administrateurs, et d'une grande partie du personnel. Toutes les personnes qui s'étaient retrouvées impliquées dans cette gigantesque tromperie que certains sénateurs et ministres avaient soigneusement orchestrée étaient condamnées à de lourdes peines, leurs établissements fermés et leurs biens professionnels liquidés.

Après la lecture du jugement, Carie se tourna vers son avocat qui lui tendit une main victorieuse. Sur un banc, loin derrière, Soniah souriait aussi, et puis il y avait aussi Ank un peu plus loin, et elle reconnu enfin Jemil avec sa fille assise à ses côtés.

Le juge Stenner conclut par un coup de son marteau sur l'enclume de bois et le planton annonça la sortie des hauts dignitaires de la cour de justice.

Ceux-ci ayant quitté le tribunal, le public se leva et, tandis que s'affairaient les journalistes, on conduisit les condamnés par une porte dérobée. Aux bancs où se tenaient Carie, les parents de Claire Cosyanski et leurs avocats respectifs, tous se congratulaient. Une des affaires les plus morbides de l'histoire de la science moderne venait de se terminer.

- "Pensez-vous témoigner de cela dans un livre madame Paterson ?" interrogea un journaliste.

- "je n'y ai pas songé, sincèrement, mais cette histoire mériterait qu'on en garde la mémoire en effet".

Se frayant un chemin dans la foule, les plaignants victorieux gagnèrent la sortie. Sur le parcours qui la conduisit au porche du tribunal, Carie aperçut certains visages qui avait habité ses rêves et cauchemars. Il y avait bien entendu ses compagnons d'infortune qui avaient accompagné sa démarche au tribunal, mais aussi des familles qui avaient joué à leur insu un rôle plus ou moins important dans le processus du programme Magellan.

Carie échappa aux assauts des journalistes en se réfugiant dans une voiture qui l'attendait au pied de l'escalier monumental et le calme rassurant et feutré de la limousine la détendit. Seul le ronronnement du moteur accompagnait les premiers mots de Jerry Santys, avocat de Carie Paterson.

- "six ans, six ans de procédure, c'est mon plus long procès et mon plaidoyer le plus célèbre, je vous dois beaucoup mademoiselle Paterson, merci pour votre confiance."

- "c'est curieux que vous me disiez cela, alors que vous m'avez rendu vous-même cette confiance que je croyais perdue".

- "on va dire que la victoire est partagée, n'est-ce pas ?".

- "en effet Jerry, mais c'est tout un peuple qui a gagné ce soir, et puis, surtout les parents de Claire".

Jerry acquiesça et la voiture ralentit. Elle s'arrêta devant un bâtiment cossu où des gens attendaient sur le perron. On accueillit les invités, coupe de Champagne à la main et on les fit entrer. Dans le salon qui jouxtait le hall d'entrée, une poignée de convives attendaient l'arrivée triomphale le Carie, mais celle-ci entra dans la salle avec la démarche modeste de quelqu'un qui vient simplement d'accomplir son devoir.

Il y avait là quelques personnalités du gouvernement et aussi des personnes que Carie ne connaissait pas. Cette invitation, prévue de longue date l'embarrassait, mais elle n'avait pu la refuser, elle constituait l'épilogue d'une douloureuse affaire dont elle avait été l'une des protagonistes.

A l'invitation du ministre des armées, Carie prit place dans l'un des fauteuils autour de la table basse. Chacun des convives leva alors son verre, accompagnés de la jeune femme:

- "Aux martionnautes" dit elle en portant le toast.

Le rire général qui s'en suivit s'estompa rapidement, laissant au ministre le privilège de la première question:

- "nous feriez-vous l'honneur de votre récit ?".

Carie posa délicatement son verre et répondit poliment à sa requête:

- "que pourrais-je ajouter que vous ne sachiez déjà par la presse ?". Devant tous ces visages qui exprimaient une attente, elle poursuivit: "je crois comprendre que vous en demandez une version personnalisée, n'est-ce pas ? dit-elle en souriant. Sa juste répartie décripa ceux qui se voyaient déjà frustrés et qui se concentraient maintenant sur ses lèvres afin de ne rien manquer du récit.

- "En 1978, alors que les crises pétrolières affectaient l'industrie mondiale, des scientifiques de renom imaginèrent qu'au

lendemain du voyage lunaire, il fallait envisager un voyage vers Mars avec pour objectif d'y trouver de nouvelles ressources énergétiques. Ils réussirent à convaincre les pouvoirs publics qui se laissèrent séduire par cette ambition. En vérité, le programme spatial entamé pendant la guerre froide alimentait déjà généreusement cet objectif.

Par dessus tout, il était encore question de pouvoir. Quiconque poserait en premier le pied sur Mars évincerait du même coup le principal doute qui subsistait à l'époque. Celui d'une possible vie extraterrestre sur la planète rouge et surtout, la présence d'eau. Mais un tel voyage supposait des technologies qui ne virent le jour que près de trente ans plus tard.

Entre-temps, la guerre froide était passée dans l'histoire, ou presque, et d'autres conflits réels ou latents avaient émergé. Deux facteurs régissent désormais le monde: la peur du terrorisme et celle de l'anéantissement écologique. A elles seules, ces deux raisons justifient l'accélération de tels programmes spatiaux. Plus vite en effet, on aura trouvé une solution de substitution à une Terre surpeuplée, polluée, et, pour certains même, en déclin, plus vite l'esprit de conquête orienté vers les pays riches sera détourné en direction de nouvelles planètes. Les dirigeants de ce monde ont tout intérêt à repousser l'échéance d'un flux migratoire entre continents en faisant miroiter une probable expansion économique vers l'espace.

Seulement on ne peut pas impunément ponctionner le contribuable pour financer de telles ambitions. A terme, si rien ne vient étayer la thèse de la réussite de telles missions, le peuple ne voudra plus les cautionner. C'est alors que, s'aidant de l'effet médiatique d'Internet, une association de scientifiques appuyés par des politiciens véreux ont élaboré une stratégie pour doper le marché de l'espace.

Appuyés sur la maîtrise de l'information et la peur qu'elle peut générer, ils ont imaginé un scénario catastrophe imminent qui pourrait convaincre la population d'aider à financer ce qu'on pourrait sobrement appeler "la survie de l'humanité". Ainsi a germé la rumeur

d'une fin imminente des ressources terrestres, entraînant par déduction un besoin énergétique externe. Le recours à la solution martienne s'est imposé, un peu aidé par les effets d'annonce.

C'est là que commence l'histoire de cette tromperie gigantesque complétée d'une fraude aux financements. Ces malfaiteurs ont fait croire à des millions de gens qu'ils allaient mourir de faim si on ne remédiait pas rapidement aux problèmes de déploiement agricole et au manque d'eau. Ils ont convaincu les décideurs d'autant que les missions officielles menées par la NASA et les consortiums européens et asiatiques avec l'envoi de robots éclaireurs ont accrédité cette thèse.

En réalité, seule une infime partie des fonds était consacrée à de réels travaux dans ce sens. C'était un écran de fumée destiné à masquer des investissements hors projet. Mais comme il fallait malgré tout produire un résultat tangible, des expériences sur des cobayes humains ont été menées pour faire croire à l'humanité que le voyage avait bien eu lieu, témoignages précis de quelques malheureux spatonautes à l'appui.

Des millions de dollars ont été consacrés à l'élaboration d'un projet parallèle qui aurait les apparences souhaitées sous forme de décors, d'images et de témoignages complètement artificiels. Sous couvert de personnalités infiltrées dans des milieux technologiques, médicaux et politiques, mais aussi bancaires, une gigantesque prouesse de détournement de l'information allait se produire à l'échelle mondiale dans les mois à venir. Avec d'autres, j'aurais été au coeur d'une expédition qui n'aurait en réalité jamais existé.

Déjà, le programme de conditionnement nécessitait quelques puissants logiciels qui furent découverts lors de l'investigation des locaux par les enquêteurs. J'ai été conviée notamment à reconnaître un simulateur du poste de pilotage de Magellan que j'avais sans doute virtuellement piloté. Les limites entre la réalité et les rêves conditionnés restent pour moi assez confuses aujourd'hui encore. Mes compagnons figuraient aussi dans ce scénario.

L'énorme masse financière ainsi détournée, l'aurait été au profit de ces dangereux manipulateurs montés en un réseau très organisé. Quels étaient leurs projets ? ils n'en ont rien révélé. Tout juste sait-on que certains d'entre eux étaient réellement convaincu que la Terre est en perdition et que seule une élite dont ils étaient allait pouvoir s'en échapper.

Mais il y a eu deux failles dans leur plan machiavélique. La première a été l'échec du conditionnement mental de l'une des candidates martionautes. Le traitement destiné à lui inculquer des images précises d'un hypothétique voyage martien a fini par la tuer. L'expérience aurait dû prendre fin après ce drame, mais certains ont préféré la poursuivre en piochant à nouveau sans scrupules dans le vivier des candidats au voyage.

Après Claire Cosyanski, j'étais le cobaye suivant sur qui tester leurs méthodes monstrueuses. Heureusement, mon métabolisme a mieux résisté et j'ai pu interrompre le processus en découvrant par hasard ce qui se tramait. C'est en effet avec la deuxième faille de leur plan que celui-ci a définitivement capoté. J'ai fait la rencontre fortuite de l'un des figurants de ma propre histoire: Soniah Hackenroether. Elle figurait, comme d'autres membres du personnel de l'institut, parmi les personnages de l'histoire que l'on me faisait entrer dans le cerveau. En fait, les autres ignoraient tout des réalités de ces travaux, mais la mort de Claire avait précipité le choix d'un autre cobaye, et, j'avais accidentellement croisé Soniah avant ma "reprogrammation mentale".

Lorsque je l'ai revue sur mon lit d'hôpital, ou, du moins de ce que je croyais être un hôpital, ce sont mes vrais souvenirs qui ont refait surface. Alors que n'aurions théoriquement jamais dû nous rencontrer, le visage de Soniah m'est apparu familier, autant qu'auraient pu l'être ceux de mes autres pseudo-compagnons de voyage. Je suppose même que, logiquement, le programme aurait été jusqu'à l'élimination des sujets, comme ils disaient, et ce, avant le simulacre de retour sur terre. De cette façon, aucun témoin vivant, aucune trace. Le prétexte d'un atterrissage catastrophe ou d'un autre accident aurait justifié de la perte des corps."

Carie s'interrompt. Les visages graves qui l'entouraient en disaient long sur le sentiment d'horreur qui émanait de son auditoire. Un silence pesant avait succédé au témoignage de Carie.

- "Mon Dieu !" fit quelqu'un presque en chuchotant dans un soupir de désolation.

- "Voyez-vous", reprit calmement Carie, "ce qui me sidère et me fascine, c'est qu'en ce vingt deuxième siècle, c'est à dire deux mille deux cents ans après cette date historique que fut la naissance du Christ, la première réaction que vous ayez après cette effroyable histoire, est d'invoquer Son nom. Finalement, il n'est peut être pas utile de partir sur Mars pour vivre ailleurs ce que nous pouvons vivre ici, mais peut être autrement".

- "Qu'allez-vous faire maintenant Carie ?" questionna familièrement son hôte, le Maire de la ville.

- "J'ai une mission vers Mars à préparer, rappelez-vous" répondit Carie avec un sourire malicieux.

FIN